

BONNE ARRIVEE



Au BENIN

Novembre – décembre 2009

Avertissement

Que tous ceux qui pensent que la productivité, le besoin de confort absolu, le prix des choses, sont des valeurs universelles, ne lisent pas les lignes qui suivent, elles ne sont pas faites pour eux.

Décembre 2008

Annie et moi avons décidé de nous dépayser à la fin de l'année 2009.
Mais où partir ?
Il y a tellement de lieux qui nous attirent.

Après réflexion et hésitations, nous optons pour la Thaïlande. Mais à peine ce choix fait, les nouvelles qui nous parviennent de ce pays : émeutes, problèmes frontaliers, nous font renoncer.

Pourquoi pas la Réunion alors ? Nos amis Bernard qui y sont installés depuis quelques années m'ont souvent dit qu'ils m'y attendaient. Aussitôt décidés, je leur envoie un mail. Patatras ! Ils quittent l'île au mois d'août.
Nous voilà de nouveau à chercher une destination.

Janvier 2009

Ce sera l'Afrique. Et même le Bénin. Marie, amie très chère de mon filleul Gabriel, du temps où elle habitait encore Cotonou m'avait proposé depuis de nombreuses années de venir la visiter dans son pays. Travail, enfants, occupations diverses, avaient fait que je n'avais jamais pu répondre à cette invitation. Et pourquoi pas cette année ? Même si maintenant Marie réside en France.
Je lui soumets mon intention, lui demande des conseils et, c'est dit, nous partirons au Bénin au mois de novembre.

Mai 2009

Je surveille donc périodiquement le prix des billets d'avion mais, malgré la crise, ceux-ci restent inexorablement inchangés. Au mois de mai je finis par réserver. Nous partirons du 20 novembre au 12 décembre. A cette période la saison des pluies est passée depuis quelques semaines et la température n'atteint pas encore son pic de chaleur. Par contre les herbes seront encore hautes dans les parcs et il n'est pas dit que nous pourrions voir beaucoup d'animaux.

J'averti Gabriel de ma réservation. Il me dit de ne rien dire à Marie, qu'il va tenter de lui faire la surprise de partir à la même époque que nous s'il arrive à se libérer. Quelques semaines plus tard il m'informe que ce ne sera pas possible, trop de problèmes de boulot, de garde des grands-parents d'Marie et autres, dommage !!!

Il ne reste plus qu'à préparer notre itinéraire, faire tous les vaccins d'usage : fièvre jaune, typhus, hépatite A et B, méningite de toutes les lettres de l'alphabet, et attendre novembre.

Jeudi 19 novembre

Les valises sont prêtes. En fait de valises, nous utilisons un gros sac de voyage et deux sacs à dos. Comme nous avons prévu de faire le tour du pays, nous allons bouger souvent, donc inutile de trimbaler des kilos superflus.

Tout est prêt, les chiens sont en pension chez Frédéric, les chats, les poissons et les plantes seront nourris par Christiane (la sœur d'Annie).

Vendredi 20 novembre

Lever à 5 heures 15 pour un départ à 5 heures 45. Amandine nous attend à Varcès à 6 heures 30. Pile poil à l'heure, nous la prenons en voiture, elle nous accompagne à la gare routière et remontera la voiture à Mens.

A 7 heures le car qui fait la liaison Grenoble – Saint-Exupéry nous emporte.

A 8 heures nous sommes à l'aéroport : enregistrement des bagages, petit déjeuner, puis décollage pour Roissy à 11 heures. Rien d'extraordinaire.

Arrivée à Roissy à 12 heures. Il ne faut pas trainer car il nous faut 20 minutes de marche pour rejoindre le terminal de départ et l'heure limite d'enregistrement est 12 heures 50. C'est la foule des grands jours, une file de plusieurs centaines de personnes s'étire et se tasse entre les circonvolutions des barrières de contention qui mènent au contrôle douanier.

Après le piétinement et la fouille d'usage nous nous retrouvons enfin dans la salle d'embarquement. Quelques minutes et un sandwich plus tard on appelle les passages pour Cotonou. Nous laissons passer la foule et embarquons dans les derniers.

Décollage avec près de $\frac{3}{4}$ d'heure de retard car un passager avait oublié son blouson dans la salle d'embarquement.

Attachez vos ceintures, c'est parti pour l'aventure !

Et ça commence immédiatement. J'avais pris « Le Monde » dans la passerelle qui mène à l'avion, bien m'en a pris car dès que nous quittons le sol un liquide noir se met à couler des coffres à bagages, d'abord sur mon pantalon, ensuite sur le journal avec lequel je me protège (j'aurai du prendre le Figaro !). Je suppose qu'un des bagages doit contenir du café et que le récipient est mal bouché mais l'inclinaison de l'avion (et les consignes de sécurité) ne permet pas de se lever pour stopper les fuites. Le liquide s'écoule tout le long des caissons à bagages et mes voisins de derrière profitent aussi de l'arrosage. Un voyageur assis sur les sièges du centre alerte le steward qui, sans se lever, nous crie : « C'est normal, ne bougez pas ». Je ne bouge donc pas et, comme mon journal est trempé, mon pantalon éponge le reste des écoulements.

Vous pouvez détacher vos ceintures ! Le steward vient nous expliquer que ce sont les conduits de climatisation qui condensent et se couvrent de gel au cours des vols et se mettent à dégeler au sol. Le liquide se déverse ensuite lorsque l'avion est incliné au décollage. C'est vrai qu'il me semble avoir déjà assisté à ce genre d'incident sans en avoir été moi-même victime. Tout ça est bien normal, vous en conviendrez ! Ce qui l'est moins, c'est les deux individus qui se dressent devant nous alors qu'on vient à peine de permettre d'enlever les ceintures. Je rêve, que font-ils ici alors qu'hier encore ils m'adressaient leurs souhaits de bon voyage et me donnaient quelques conseils pour notre arrivée ? Arborant le sourire satisfait de leur bonne blague, Marie et Gabriel sont au milieu de l'allée. Bon, on s'en remet vite. Gabriel me dit qu'il a pris les billets dès qu'il a su la date de notre départ. Ils vont rester 15 jours.

A part ça, voyage sans histoire. On atterrit vers 20 heures 30 à Cotonou. Il fait nuit et chaud. La sortie est un joyeux bordel, comme j'en ai toujours connu dans les aéroports africains. Sauf à attendre deux heures que plus personne ne soit collé au tapis de distribution, le retrait des bagages est un sport à risque. Agglutinés tout

autour du trottoir roulant, les voyageurs se bousculent, s'invectivent, s'écrasent, se hissent, se haussent, pour tenter d'apercevoir leur valise. Ils forment un mur quasi infranchissable pour ceux arrivés en dernier. Pourtant un bras s'intercale entre deux dos, arrache une valise et ouvre une brèche entre les murs de ventres qui interdisent l'accès direct au tapis roulant. Quelques grognements de mécontentement mais nous avons notre premier sac ! Pour le second, bien plus gros, il va falloir déplacer quelques fessiers. Pas de souci, nous sommes près à en découdre car, monté sur je ne sais quel support, Gabriel haut perché nous annonce son arrivée. Marie, plus prompte que moi, plonge dans le troupeau et en ressort victorieusement quelques instants plus tard en tirant sur le sac qui érafle au passage les mollets de quelques voyageurs inamovibles. Bien fait pour eux !

Il faut encore passer les contrôles sanitaires, on a bien subi tous les vaccins, ça passe. Puis contrôle des bagages, la plupart des valises sont ouvertes mais Marie lance un sortilège et nous évitons de déballer nos tee-shirts et nos culottes. La sortie est proche.

Et dehors nous attendent la famille Zopak (c'est le nom de famille de Marie) peut être pas au grand complet, je ne les connais pas, je ne peux pas savoir s'ils sont tous là, mais ils sont nombreux. Après avoir fait des dizaines de bises et serré des tas de mains on nous pousse dans un 4 x 4 pour que nous allions déposer nos valises à l'hôtel. La sortie en voiture du parking de l'aéroport est aussi distrayante que le retrait des bagages. On ne sait pas dans quel sens se fait la circulation, des voitures entrent par la sortie, d'autres sortent par l'entrée et, bien évidemment, plus question de rouler à droite ou à gauche, on va là où ça passe le mieux. Nous mettons donc plusieurs minutes à franchir les quelques mètres qui nous séparent de la guérite du péage (Eh oui, il faut quand même payer !). Et nous voilà dans la grande avenue qui va tout droit de l'aéroport au centre ville, en passant par le port et l'hôtel du même nom où j'ai réservé une chambre. L'accueil est peu sympathique, de plus j'avais réservé pour 3 jours et la Cerbère en poste m'annonce que la chambre n'est retenue que 2 jours. Bon, on verra plus tard.

Je prends la clé de la chambre, on monte les valises et on repart aussitôt pour aller diner avec la tribu Zopak. Ils nous attendent (en fait, ils ne nous ont pas attendu, il y a déjà de nombreuses cannettes de bière sur la table) dans un restaurant tout proche de l'hôtel. Pour notre premier repas béninois il nous fallait de l'exotique, nous sommes servis, c'est un restaurant thaïlandais. Le repas est excellent mais l'atmosphère est enfumée. Il n'y a pas de coin non fumeur ici et dans la famille Zopak c'est à qui en grille le plus, et tout le monde veut gagner !



A minuit, on quitte la compagnie et Florent, cousin de Marie, nous ramène à l'hôtel. Nous plongeons sous la douche, puis sous les draps pour une juste nuit réparatrice.

Samedi 21 novembre

Lever à 8 heures. Bien que l'hôtel jouxte le port, que des centaines de camion obstruent les rues alentours, que des milliers de containers gerbés par 6 ou 8 soient en permanence manipulés par d'énormes grues mobiles, et donc que tout ce trafic génère un bruit certain, nous avons bien dormis ! Notre chambre n'est pas trop mal, la salle de bains laisse un peu à désirer mais c'est surtout la vue qui est désolante, la fenêtre donne, à un mètre, sur un immeuble en construction dont ne se dressent que les piliers et ne sont présents que les sols pleins de gravats. Ce qui est étonnant c'est que la façade, toute en verre, est déjà posée. On voit donc à travers, la rue qui longe le port avec son long cortège de camions. Pour une vue paradisiaque prière de patienter encore un peu !

On déjeune. Petit déjeuner copieux avec viennoiseries à profusion.

Enfin, nous partons à la découverte du Bénin. Première étape le grand marché de Cotonou, On ne sait pas pourquoi mais le petit futé indique « Nous vous déconseillons de vous rendre seul(e) à Dantokpa (c'est le nom du quartier où se trouve le marché) ». Le guide du Routard est plus rassurant mais indique quand même : « Mieux vaut y aller avec quelqu'un qui connaît, pour ne pas se perdre ». Bon, nous on ne connaît pas, mais on n'est pas seul puisqu'on est deux. Donc on y va, et à pied en plus. Partis vers 9 heures du matin nous arrivons aux abords du marché vers 11 h. Ce n'est pas très loin de l'hôtel, 2 ou 3 kilomètres, mais nous découvrons Cotonou et ses rues en constante agitation, rien ne presse et la chaleur n'incite pas à une marche sportive.

Notre première découverte est le « zem ». Alors que nous marchons sur le trottoir (aux abords de l'hôtel le trottoir est praticable durant quelques centaines de mètres) nous entendons sans cesse les klaxons des conducteurs de mobylettes qui nous dépassent ou nous croisent et nous regardent bizarrement : des marcheurs ? C'est une espèce très rare en ville béninoise. Les motocyclistes klaxonnant sont tous vêtus d'une tunique jaune et verte : ce sont les zemidjans, ce qui veut dire « emmène-moi vite » en fon (dialecte africain), abrégés en zem. Les zems donc, klaxonnent pour dire qu'ils sont là et qu'il suffit d'un signe pour qu'ils se mettent à notre disposition. Il n'y a pas de transport urbain ici, seulement quelques rares taxis collectifs déglingués et les zems sont les seuls moyens de déplacement, avantage supplémentaire, ils sont rapides car la densité de circulation sur les grands axes est telle que seules les mobylettes peuvent se faufiler. On se cale derrière le conducteur et roulez ! Ca va bien plus vite qu'en voiture mais il faut parfois fermer les yeux, ça passe où ça casse. Ils ne sont pas simplement à l'usage des personnes, les zems servent aussi au transport des marchandises. Tout au long de notre voyage nous aurons l'occasion de dénombrer leurs multiples utilisations : transport de bestiaux (chèvres, moutons, porcs, poules, etc..), transport de matelas (il déborde de chaque côté du siège), transport de réfrigérateurs (le maximum vu étant deux réfrigérateurs, et pas des petits, l'un sur l'autre fixés on ne sait trop comment en travers de la selle, le conducteur étant presque debout sur les repose-pieds avant), transport de fers à béton de 20 mètres de long (les fers à béton sont pliés en deux de façon à entourer le ventre du passager du zem, bien évidemment les fers traînent à l'arrière de la moto, ça avance en faisant un bruit du diable et des étincelles en frottant sur l'asphalte) et enfin le record absolu de passagers : 7 sur une même mobylette, 2 enfants devant, le conducteur, 2 enfants derrière lui, et enfin la maman avec un petit dans le dos, tout ça dans une circulation intense. Et tout ça file à une vitesse incroyable ! Nous attendrons un peu d'être familiarisés avec la vie béninoise pour utiliser les zems, mais une fois qu'on y a goûté on ne peut plus s'en passer.

Nous découvrons ce qui allait être un sport tout au long de notre séjour : la traversée de rues. Ici la règle de priorité est simple : c'est le plus gros et le plus fort qui passe en premier, le camion à la priorité sur la voiture, la voiture sur les motos et mobylettes, et ces dernières sur les piétons. Cette règle est valable dans tout le Bénin. Et inutile de dire qu'il y a un stop, un feu rouge ou un passage piéton (celui-ci encore plus rare que les lions de la Pendjari !), tous ces artifices n'ont aucun impact sur le conducteur béninois, seul le poids compte. Et n'essayez surtout pas de faire valoir vos principes européens qui supposent qu'un piéton doit pouvoir traverser sans risque (encore qu'à Marseille !), c'est l'hôpital assuré. Nous apprenons donc à patienter de longues minutes au bord des boulevards avant de risquer une demi-traversée, sur les avenues larges il y a un terre-plein central, mais même là il faut veiller car les 4 x 4 ou les « zems » ne dédaignent pas ces espaces plus dégagés que la chaussée. La traversée de rue est le seul endroit où l'on peut voir un béninois courir.

Après deux heures de marche, bien souvent sur la chaussée maintenant, car les trottoirs sont pour la plupart encombrés par les étalages des marchands, et les rares espaces libres servent de parking à voiture, nous atteignons enfin Dantokpa et son marché. C'est, dicit le Routard, le deuxième plus grand marché d'Afrique de l'ouest après celui de Kumassi au Ghana. Nous avons un peu de mal à faire la différence entre le marché proprement dit et les espaces encombrés d'étalages que nous avons traversés avant d'arriver là.

C'est immense et on y trouve de tout. On entre dans le marché couvert, c'est sombre et étroit : certaines allées font à peine un mètre de large et on est obligé de se serrer lorsqu'on croise quelqu'un. Au détour d'une allée j'aperçois deux fillettes de 2 ou 3 ans assises sur une étagère, nous nous approchons mais dès qu'elles nous voient elles se mettent à hurler. Leur mère accourt et les prends dans ses bras. Elle tente de les raisonner et s'approche de nous mais les cris redoublent. C'est la première fois qu'elles voyaient des « blancs ». Nous prenons alors conscience de notre solitude. Depuis notre départ de l'hôtel nous n'avons pas croisé un seul européen. Et de toute notre ballade du matin nous ne croiserons qu'une seule femme blanche. Nous ressortons du marché couvert et achetons de l'eau, il fait soif ! En repartant la marchande nous rappelle, nous revenons sur nos pas : « N'allez pas là bas » nous dit-elle en désignant la direction dans laquelle nous partions. Je demande ce qui fait qu'il ne faut pas pousser plus loin et elle répond : « Là bas, c'est le repaire des nigériens, c'est des bandits. Il ne faut pas y aller », et tous les gens autour d'elle approuve. On hésite, mais nous finissons par écouter les conseils de la marchande, nous rebroussons chemin.

Voilà maintenant 3 heures et plus que nous déambulons, nous décidons d'inaugurer le zem. Mais j'avais remarqué quelques triporteurs, il n'y a d'ailleurs qu'à Cotonou et uniquement aux alentours du marché que j'ai vu ce type de locomotion. Après avoir attiré l'attention de dizaines de zems classiques nous finissons par en trouver un triporteur et nous prenons place. Il nous fait emprunter le nouveau pont qui enjambe la lagune, puis revenir sur l'ancien pont. Il s'arrête en route pour prendre de l'essence. Ca aussi, c'est une spécialité béninoise : l'essence de contrebande en vente libre. Sur le bord des rues et des routes on trouve en grand nombre des marchands d'essence. Ils stockent dans des bouteilles de verre ou des dames-jeannes qui sont placées en bord de route sur de petites tables. Cette essence vient en contrebande du Niger et est moins chère que celle vendue dans les stations. C'est peut être pour cela que les stations sont quasi inexistantes. Il paraît même que les ministres, députés et autres personnalités de la république touchent des bons d'essence qui ne peuvent s'échanger que dans les stations, mais qu'ils améliorent

cet avantage en ne prenant que quelques litres dans les stations, ils se font rendre la monnaie et vont, comme tout le monde, acheter l'essence au bord de la route. Notre zem nous ramène à l'hôtel sans problème.

Une petite tête dans la piscine nous ferait le plus grand bien mais lorsque je m'apprête à plonger le surveillant de la piscine m'indique que le short de bains n'est pas permis, il me faut un maillot, que je n'ai pas bien sur. Ce qui est étonnant c'est que certaines filles ont des maillots 2 pièces dont le bas est une jupette et que cela semble autorisé. Comme le surveillant m'indique que des maillots sont en vente à la boutique à coté de l'hôtel je suppose qu'il a des accointances avec la patronne de la boutique en question. Ce qui se confirme : à la boutique ils sont en rupture de stock pour ma taille, je demande donc à l'accueil de l'hôtel où je peux trouver une boutique pour acheter un caleçon de bain, et la réceptionniste du matin, charmante celle là, me répond qu'ils en vendent à l'hôtel. Je suppose que le surveillant de baignade ne touche pas de commission sur ceux qui sont vendus à l'hôtel.

Nous finissons donc par pouvoir nous baigner dans une eau plus que tiède.

Nous déjeunons sur place, Marie et Gabriel nous rejoignent et nous proposent de nous joindre à eux ce soir, un concert de musique africaine de l'ancien au moderne aura lieu à 20 heures à l'espace culturel français. On se donne rendez-vous à l'hôtel. D'autre part Marie nous dit que son papa doit se rendre à Abomey samedi prochain et que ce serait bien qu'on s'y retrouve. Mon planning prévoyait qu'on quitte Abomey le samedi mais un planning de vacances n'étant pas fait pour être suivi à la lettre je change mon timing, on restera une journée de moins à Cotonou, on partira donc demain matin, et on restera 3 jours à Abomey au lieu d'1 en montant vers le nord et 2 en redescendant vers le sud.

Une bonne sieste s'impose, suivie d'une nouvelle baignade, suivie de la première fournée de cartes postales.

Le spectacle du soir, qui débute avec une bonne heure de retard, est très hétéroclite : musique traditionnelle, musique contemporaine (Manu Dibango qui est d'ailleurs à Grenoble la semaine où j'écris ces lignes), Gospel, jazz et musique moderne. C'est très vivant : le spectacle a lieu dans un amphithéâtre de plein air et les spectateurs ne tiennent pas en place, ils vont et viennent, changent de place, vont acheter des sandwiches et des bières. Mais ça ne perturbe pas trop. Il est bientôt minuit lorsque les jeunes artistes commencent à produire une musique moderne qui ressemble beaucoup à la notre. C'est à ce stade que nous décidons de nous éclipser.

Marie et la famille nous emmène dans un restaurant libanais, toujours l'exotisme ! Tout y est, décor, musique, chants, nous sommes dehors mais sommes obligés de demander au serveur de fermer la porte pour ne pas être assourdis par le bruit qui arrive de l'intérieur.

Et nous patientons une bonne heure, et pas mal de bières, avant de pouvoir manger. Florent nous ramène à l'hôtel à 2 heures 30. Quelle première journée !

Dimanche 22 novembre

Lever 9 heures et petit déjeuner.

Je règle l'hôtel du port avec une certaine rancœur, le Petit Futé annonçait une réduction importante si on se recommandait de lui. Or la chambre nous est facturée avec une remise insignifiante et, toujours la même réceptionniste autoritaire et mal commode, sans même une explication. On se dit qu'on ne reviendra pas là au retour. Marie et Gabriel viennent nous chercher, direction le Wado, restaurant paillote sur la route des pêches, plutôt piste que route d'ailleurs, qui longe la plage sur plusieurs dizaine de kilomètres entre Cotonou et Ouidah. Laurent, le frère d'Marie est

actionnaire dans ce restaurant mais n'y met pratiquement plus les pieds après une embrouille avec les 2 autres actionnaires. Il fait une exception pour nous et, apparemment, les employés sont contents de le voir.

Repas excellent mais nous ne mangerons pas le dessert car arrive le taxi qu'Marie nous a réservé pour notre départ vers Ganvié. « GANVIE !!!, vous allez coucher à Ganvié ? », c'est un cri unanime des cousins, frères et tantes d'Marie lorsqu'ils apprennent que nous allons là-bas. Tout le monde se marre ! Il est vrai que le Guide du Routard déconseille fortement d'y coucher. Le Petit Futé reste plus évasif. Mais on n'est pas venu ici pour faire du « tour-operator », alors nous allons coucher à Ganvié.

Léonard, notre chauffeur, nous emmène vers l'aventure. 30 kilomètres et deux heures plus loin (eh oui, sur les 10 kilomètres de piste puis les 20 kilomètres de route totalement embouteillés, nous n'avons pas roulé bien vite) nous arrivons à Abomey-Calavi, là où se trouve l'embarcadère pour Ganvié. Ah ! J'ai oublié de vous dire que Ganvié se trouve sur le lac Nokoué, grand lac formé par le delta du fleuve Ouémé qui, de l'est à l'ouest, s'étend de Porto-Novo à Abomey-Calavi, soit environ une trentaine de kilomètres. Ganvié est donc une cité lacustre, les premiers habitants avaient construits ce village, et quelques autres sur le lac, pour fuir les envahisseurs ghanéens.

Nous voici munis de nos billets pour le bateau (c'est un des rares endroits où le prix est fixé d'avance et donc ferme) et nous embarquons sur une pirogue à moteur. Nous avons bien précisé que nous voulions traverser vers l'hôtel « Chez M », chez qui j'avais réservé une chambre la veille, ce qui n'empêche pas un jeune homme de monter avec nous sur la pirogue et de commencer à nous commenter la traversée. Car la grande majorité des visiteurs loue le bateau pour un aller et retour rapide, il y a peu de candidats pour passer la nuit. Comme j'ai déjà lu tout ce qu'en dit le guide du Routard et le Petit Futé nous demandons au guide de se taire (ce qui ne lui fait pas plaisir), nous préférons admirer en silence le paysage alentour. Bon, pour le silence, on repassera, le moteur fait un potin du diable, l'hélice se trouve souvent emmêlée dans les racines des jacinthes d'eau qui couvrent en quasi totalité les eaux du lac, seuls quelques canaux permettent une libre circulation des barques. Et on ne saura jamais pourquoi le piroguier s'évertue à accélérer et décélérer en permanence. Enfin on arrive à proximité du village. Toutes les maisons sont suspendues au dessus de l'eau grâce à des dizaines de poteaux de bois. Toutes les constructions d'habitation sont en bois, quelques unes commencent à être couvertes d'un toit en tôle et non plus en chaume, seules quelques bâtiments (églises, poste) sont en dur sur des monticules qui devaient être des îlots.

Nous arrivons à « l'hôtel ». Comme toutes les autres maisons c'est une cabane en planches avec une terrasse qui sert de restaurant. Les chambres sont sur deux niveaux, nous choisissons de dormir à l'étage (photo de gauche). Les marches sont faites pour des géants à petits pieds : grande hauteur mais faible largeur. Malgré tout nous arrivons à l'étage et découvrons notre chambre : une grande pièce avec comme seul ameublement un lit surmonté (ouf !) d'une moustiquaire. Il y a, dans un coin, un petit renforcement pompeusement appelé « salle de bains ». On y trouve une cuvette de WC traditionnelle (sauf la couleur qui s'apparente à celle de l'eau du lac) et un tuyau de douche relié directement à la citerne juste au dessus. On essaie : il coule un filet d'eau. Bien évidemment tout liquide ou solide qui sort de cette pièce tombe directement dans le lac juste en dessous (on n'y a pas pensé en mangeant notre poisson au repas du soir). Nous redescendons et, miracle, on peut avoir de la bière ou du coca frais. La patronne nous indique aussitôt que la boutique de souvenirs est ouverte. Nous irons y faire un tour par politesse car nous n'avons pas l'intention de faire le tour du Bénin avec notre sac rempli des produits de l'artisanat local. En attendant nous sirotions notre bière et coca sur la terrasse tout en admirant la vie de ce village. Tout circule sur l'eau et, à part quelques pirogues à touristes et

peut être quelques rares « riches » toutes sont manœuvrées à bras, soit à rames, soit à perche, mais pas de moteur. Et ça circule comme dans une rue en ville, sauf que tout se meut en silence. Dès le plus jeune âge les enfants se déplacent en pirogue. Nous assistons à une procession, plusieurs grandes barques se suivent dans lesquelles se trouvent plusieurs dizaines de personnes qui dansent, qui chantent, qui font de la musique. Seule la barque du prêtre et de ses enfants de chœur n'est pas bondée. Ils font tous plusieurs passages.

En face de l'hôtel se trouve une petite bicoque où un homme manipule une manche à eau : il s'agit du point de forage qui permet de ravitailler le village en eau potable. Plusieurs dizaines de pirogues sont alignées, la plupart conduites par de jeunes enfants, attendant leur tour pour remplir leurs lots de bidons et de jerricans.

Le temps passe vite à regarder vivre cette cité, il est l'heure du repas. On nous propose du poisson grillé ou du poulet, on choisit poisson avec riz et ananas en dessert.

La journée ayant été suffisamment remplie nous montons nous coucher vers 20 heures. Mais c'est l'heure où le village commence à vivre et la fête bat son plein. On met un peu de temps à s'endormir mais la fatigue l'emporte. Heureusement car le lendemain matin le village s'éveille de bonne heure, dès 6 heures les premiers bruits se font entendre.

Lundi 23 novembre

Après le petit déjeuner, thé, pain et ananas du matin, je monte me laver les dents (vu la quantité d'eau disponible on peut difficilement se laver plus) et j'observe notre logis. Le plancher est fait de petits rondins de bois recouverts d'un lino, la planéité est très relative. Les murs sont en planches tenues par des tasseaux, eux mêmes fixés sur les troncs qui forment les angles de la pièce. Tout cela tient avec de la ficelle, du fil de fer et, pour le plus solide, par des chaînes à vélo. Cela me rappelle les cabanes que je fabriquais lorsque j'étais gamin. Je n'ose pas tester la solidité de l'ensemble en sautant dans la pièce, rien qu'en se déplaçant, ça bouge de partout, je suppose qu'il ne faudrait pas un grand effort pour mettre tout cela à bas. Et je n'ai vraiment pas envie de me baigner dans ce lac.

Une chose nous étonne, nous n'avons pas entendu, pas senti, ni même aperçu de moustique ? Il est vrai que nous nous étions copieusement arrosés de répulsif et que nous avons dormi sous la moustiquaire elle aussi imprégnée de lotion anti-moustiques. Dans un tel environnement cela paraît bizarre que nous ressortions indemnes de piqûres. Mais on ne va pas se plaindre !

En regardant passer les enfants qui partent à l'école sur leur pirogue nous apprenons un nouveau mot qui va nous suivre tout au long de notre périple : « Yovo ». Yovo, c'est le mot pour désigner le Blanc. Pratiquement tous les enfants que nous allons croiser vont s'écrier en nous voyant « Yovos, Yovos ». Si nous leur répondons par un signe de la main et un sourire alors nous déchainons un nouveau torrent de « Yovos » accompagné de fou-rires et, à leur tour, de grands signes de main.

Nous partons faire une ballade en pirogue pour sillonner le village. C'est le garçon de l'hôtel qui nous promène. On vit ici probablement de la même façon qu'il y a un ou deux siècles en arrière. Qu'y-a-t-il de changé ? L'eau potable, les églises et l'école. A part ça les habitants vivent de la pêche avec la même méthode que leurs ancêtres : ils entourent un bout de lac de leurs filets, plantent au milieu des roseaux ce qui attirent les petits poissons qui peuvent y trouver refuge et à manger. Les petits poissons restent dans cet abri, pourquoi changer lorsqu'on a tout sur place, mais ils deviennent bientôt trop gros pour repasser les mailles du filet. Un an après la pose les pêcheurs n'ont plus qu'à remonter les filets pour ramasser tous les poissons qui se trouvent à l'intérieur, sauf les plus petits qui pourront s'échapper pour aller grandir

dans un autre piège. Seul inconvénient de ce système : il favorise l'envasement du lac par l'apport des roseaux qui pourrissent sur place.

A midi on déjeune : poulet et riz et ananas du midi. Puis on se fait une petite sieste avant le départ. J'avais donné rendez-vous à Léonard, notre chauffeur de taxi d'hier, afin qu'il revienne nous chercher à l'embarcadère pour nous mener à Grand Popo, notre prochaine étape.

Nous quittons un peu à regret (pour l'étrangeté du lieu) mais avec plaisir (pour retrouver des conditions sanitaires acceptables) ce lieu magique.

Nous débarquons au même moment où Léonard arrive. On charge les affaires et en route. C'est le même bordel qu'hier sur la route pendant une quinzaine de kilomètres puis la circulation devient moins dense, on peut rouler normalement et écraser tous les serpents qu'on veut. Avant l'arrivée à Ouidah (où on retournera demain pour la visite), surprise : un péage ! Comme chez nous avec voies d'arrivée et guérites ! Sauf qu'ici nous sommes sur une simple route pleine de trous. Je demande à Léonard ce qui justifie ce péage, il n'en sait pas grand-chose, à part qu'il faut payer. Et même, me dit-il, il y en a un autre 10 kilomètres plus loin, tout aussi incongru que celui-là !

Arrivée à Grand Popo (on n'y serait allé rien que pour le nom !) nous allons droit à l'hôtel Awalé que j'avais repéré sur les guides. C'est complet ! Deuxième choix, l'Auberge de Grand Popo, c'est complet aussi, rempli de finlandais ??? Mais le réceptionniste, beaucoup plus sympathique que celui de l'Awalé, téléphone à un autre hôtel qui, par chance, a une chambre libre. Nous nous y rendons.

Grand Popo change complètement de ce que nous avons vu jusque là, les rues sont calmes, quelques zems bien sur, mais peu de voitures sur la grande avenue toute droite qui traverse la ville. Sur celle-ci nous prenons un chemin de sable qui se dirige vers l'océan et à 200 mètres de la route mais quasiment sur la plage se trouve l'hôtel Maison Blanche. Un petit bâtiment à l'entrée qui sert d'accueil, de bar et de cuisine et un peu plus loin un autre bâtiment qui abrite deux belles chambres avec de grandes salle de bains, le tout face à l'océan. On offre un verre à Léonard et dès qu'il part nous sautons dans nos maillots pour une baignade bien méritée.

Nous allons ensuite faire un tour dans le village mais celui-ci s'étend sur des kilomètres sans un véritable centre. Nous faisons quelques centaines de mètres dans un sens, quelques centaines de mètres dans l'autre et nous découvrons le temple. On passe devant, puis on revient et on entre. Un jeune garçon nous accueille et nous dit que c'est son père qui est le pasteur mais qu'il est absent en ce moment. Il nous fait visiter le bâtiment. Nous lui promettons de revenir le lendemain.

On rentre à l'hôtel. Excellent repas sur la terrasse face à la mer.

Lorsqu'on rentre dans la chambre on entend des cris aigus qui semblent venir de la salle de bains. J'entre, la fenêtre est ouverte et les cris viennent du dehors, juste derrière notre chambre. En écoutant bien je reconnais le cri du cochon, mais il n'est vraiment pas content celui-là ! Il a de bonnes raisons pour cela !

Mardi 24 novembre

Il paraît qu'on a égorgé le cochon de bonne heure ce matin ! Ca a réveillé Annie, pas moi.

Le bain du matin est excellent mais les vagues découragent Annie.

Après un très agréable petit déjeuner nous allons faire un tour sur la plage pour voir les pêcheurs remonter les filets. La technique de pêche est simple : deux pirogues distantes d'environ 500 mètres partent en même temps de la plage en emportant chacune une extrémité d'un très long filet. Loin de la plage, à une distance que j'estime à au moins un kilomètre en mer (mais l'appréciation des distances en mer vues de la plage par un parisien habitant les Alpes reste très aléatoire), les pêcheurs jettent leur filet et reviennent au rivage en déroulant une corde restée attachée au

filet. Alors commence une lente, très lente, remonté du filet vers la plage. Chacune des deux cordes est tirée par une vingtaine de jeunes gens, qui entonnent une lancinante mélodie, accompagnée par deux de leur compagnon qui rythment le mouvement avec un petit instrument, qui ressemble à une petite clarine de chez nous, sur laquelle ils tapent. La remontée se fait en environ deux heures. Les tireurs ne changent pas de place car ils entourent la corde d'un chiffon pour éviter les ampoules, et donc ils tirent jusqu'à ce qu'ils aient franchis toute la distance séparant la plage de la route (environ 300 mètres). Ils reviennent alors tous vers le bord de mer et reprennent la remonté du filet. Lorsque celui-ci arrive enfin sur la plage on peut alors savoir si la pêche a été bonne ou non.

A 10 heures un chauffeur, recommandé par le serveur de l'hôtel, nous emmènent visiter Ouidah, l'ancien centre d'embarquement des esclaves. Cette ville fut très prospère au plus fort de la traite négrière, entre 1680 et 1835. Son nom vient de l'ethnie originelle, les Huédas. On appelle ces Huédas : les « deux fois cinq », en raison des scarifications (deux sur le front, deux sur chaque pommette, deux sur chaque joue) qui représentent les marques visibles sur la tête des pythons, qui est l'animal sacré de la ville.

Avant d'arriver à Ouidah on passe par Comé, ville un peu plus au nord pour tenter de trouver un distributeur de billets ou bien une banque qui accepte de délivrer de l'argent à partir d'une carte Visa, on fait chou blanc, le seul distributeur ne fonctionne pas et les banques ne veulent pas distribuer à sa place. Pareil à Ouidah. Il faudra donc retourner à Cotonou pour retirer de quoi payer le chauffeur et l'hôtel.

Mais en attendant on visite.

Tout d'abord une forêt sacrée. Il faut payer pour entrer mais le guide est sympathique et nous explique la fonction de chacun des dieux, représentés par des statues, qui entouraient le roi, seul autorisé à parcourir cette forêt. Le roi Kpassé, au XVIème siècle, aurait disparu là et se serait transformé en Iroko (très bel arbre local). D'autres rois ont passé et sont partis en voyage, nous entendrons cela tout au long du notre (de voyage) : les rois ne meurent pas, ils voyagent.

Nous visitons ensuite le fort portugais, rien de bien extraordinaire. C'est là que l'on s'aperçoit que le Bénin a évité jusqu'à présent d'industrialiser son tourisme. Lorsqu'on compare Ouidah, haut lieu du trafic des esclaves au Bénin, à Gorée, son équivalent sénégalais, c'est le jour et la nuit. Ici rien de mis en valeur, seules quelques gravures sur les murs de salles désertes, quelques objets : licous, chaînes et menottes. Et un guide fatigué !

Nous quittons donc rapidement le lieu en passant juste la tête dans la première boutique poussiéreuse de vente de livres, nous évitons les stands de vente artisanale et rejoignons la voiture. Nous empruntons le chemin que suivaient, à pied et enchaînés, les esclaves pour se rendre au bord de mer où ils étaient embarqués dans les ... barques qui les menaient à bord des navires négriers. Un monument triste rappelle cette période affreuse.

Nous allons ensuite visiter le temple des pythons. On paye, bien sur, pour entrer dans un petit jardin où se trouve, comme partout, un arbre sacré, encore un. Je ne me rappelle plus de l'histoire de cet arbre mais c'est encore celle d'un roi qui « voyage ». Au fond du jardin se trouve une case, le guide ouvre la porte, entre et ressort avec un joli python d'un mètre cinquante qu'il me met autour du cou. La bête, qui doit probablement endurer cela plusieurs fois par jour, reste bêtement pendu, elle relève un peu la tête mais ne semble ni effarouchée, ni effarouchante. Le guide le reprend et me le met dans les mains, rien ne se passe. Annie, qui tout d'abord avait rejeté cette éventualité, accepte qu'on lui mette la bête autour du cou. Ça a la peau douce et fraîche, ça regarde sans qu'on puisse distinguer le moindre brin d'émotion dans le regard. Le guide nous demande alors si nous voulons entrer dans la cabane. Pourquoi pas ! Il faut enlever ses chaussures. Là, il doit y avoir une bonne cinquantaine de pythons. Nous pouvons en prendre un, il faut faire doucement dit le

guide, mais on ne sait pas si c'est pour ne pas les effrayer ou pour ne pas déclencher de réaction hostile. Nous prenons donc doucement. Je demande ce qu'ils mangent. Le guide me répond que chaque semaine il ouvre la porte et que les pythons sortent et vont en ville traquer les mulots, rats, lézards et autres bestioles qui font leur ordinaire. « Et comment reviennent-ils ? » je demande. Ils reviennent tout seul le matin me répond, sans rire, le guide. Et ceux qui traquent encore en ville sont ramenés par les habitants. J'ai interrogé d'autres habitants sur le sujet, ils racontent tous à peu près la même chose. Légende tellement rabâchée qu'elle est devenue vérité, ou bien vérité qui ressemble à une légende ? Je ne le saurai pas. Toujours est-il que nous n'avons pas croisé de python dans les rues de Ouidah !

Ce n'est pas tout, il faut maintenant retourner à Cotonou pour trouver un distributeur. Et là, c'est l'horreur ! Des bouchons gigantesques, une chaleur accablante, une pollution à ne plus avoir envie de respirer, à vouloir sortir de cet enfer au plus vite ! Et comment font tous les riverains pour rester sur place, comme si de rien n'était. Enfin, on trouve notre distributeur, on fait le plein, on repart vite fait et, après s'être suffisamment éloigné de ce chaudron, une petite pose bière. On retourne ensuite à l'hôtel où le bain marin est de rigueur.

Impossible de rejoindre l'hôtel où j'avais prévu de descendre pour notre prochaine étape, à Abomey. Je me rabat donc sur un autre, le Motel d'Abomey. Maintenant se pose la question de comment s'y rendre. Jusqu'à maintenant nous avons pris des taxis privés mais sur de courtes distances. Pour un trajet plus grand il va falloir trouver un moyen de déplacement moins onéreux.

Nous retournons au temple où nous sommes accueillis par le pasteur et son épouse, plus toute la famille : Hervé, l'ainé, puis Gaétan, Emma, Sylvie et Esaï, le petit dernier qui doit avoir une quinzaine d'année. On discute et le pasteur nous tend un dépliant appelant à une donation pour la réfection du temple. On promet de revenir le lendemain à 18 heures pour assister à la répétition de la chorale locale.

Ce soir, à l'hôtel, il y a fête. Une troupe de danseuses locales se produisent sur la plage. Les tables sont installées sur le sable et nous assistons à diverses danses locales tout en mangeant, notamment le cochon qui criait encore ce matin. Je découvre la pâte rouge (excellent plat à base de farine de je ne sais plus quoi mélangée à de la tomate et bien assaisonnée) et la pâte blanche (plat dégueulasse toujours à base de farine mais très fade et un peu gluant). Les danseuses nous ont mené un rythme infernal tout au long de la soirée, j'ai même dû répondre à l'invitation de l'une d'elle et aller me déhancher au son des djumbés. J'ai de la chance, il y a une finlandaise qui avait été aussi sollicitée et qui était plus raide que moi, c'est elle qui faisait rire les gamins béninois.

Mercredi 25 novembre

La baignade est agitée ce matin. Les vagues, qu'on a entendues toute la nuit, me roulent dans le sable.

Après le petit déjeuner nous prenons contact avec Gaston. Gaston s'occupe de la protection des tortues marines et nous avons décidé de lui rendre visite. Je suis là dans ¼ d'heure, dit-il. Et, effectivement, il arrive ¼ d'heure après en mobylette avec un acolyte, nous sommes prêts pour notre premier vrai voyage en zem.

Gaston nous emmène sur les sites de ponte où l'on peut voir les traces des tortues qui sont venues pondre la nuit. Pour voir des tortues il aurait fallu venir bien après le coucher du soleil, comme nous devons partir tôt demain matin nous ne voulons pas passer la nuit à attendre d'hypothétiques tortues. Mais on voit parfaitement l'emplacement des nids de la nuit passée. Gaston déterrera les œufs pour les replacer dans un endroit clos où il pourra surveiller l'éclosion et permettre aux bébés tortues de regagner la mer sans être immédiatement croquer par les chiens, les

rapaces ou les goélands. Il nous emmène ensuite chez lui et nous vend quelques cartes postales, le bénéfice de la vente devant revenir à son association.

Gaston nous propose ensuite une ballade sur le fleuve Mono, fleuve qui fait frontière entre le Bénin et le Togo. Nous acceptons et Gaston accepte les 15 000 Francs CFA que j'ai tenté de discuter, mais apparemment c'est un tarif de base. Nous partons pour l'embarcadère qui se trouve à quelques centaines de mètres avec un jeune garçon qui sera notre guide. Nous montons à bord de la pirogue et Gaston nous refille son fils, Sam, mignon gamin de 4 ou 5 ans qui ne desserre pas les dents. La ballade sur le fleuve est sympa mais il fait chaud. Et je comprends pourquoi le tarif est si élevé. Nous approchons d'un village et, comme je prépare mon appareil photo, Gatien, notre guide, me dit de ne surtout pas prendre de photo, le chef serait furieux et nous empêcherait de passer. En attendant le chef se baigne et nous regarde arriver. Gatien approche la pirogue et lui donne un billet (de combien, je n'ai pas vu). Le chef revient vers la berge et donne le billet à un gamin qui le porte en courant vers le village. Tout cela est bien organisé, il y a donc même un péage sur les fleuves ! Nous traversons le Mono et débarquons près d'un village dont nous faisons le tour. Gatien nous explique l'utilité des « statues » qui bordent la rue à l'entrée du village. Ce sont les dieux qui protègent les habitants, ça fait quand même un peu gros tas de merde ces sculptures en terre recouvertes de chiffons crasseux. Gatien nous arrête dans une maison où on nous fait déguster (à 11 heures du matin) l'alcool de palme local que la maîtresse de maison tient dans des bouteilles de Suze. Je goûte juste un peu, c'est hard ! Annie sort son Joker ! Nous repartons dans le village et, un peu plus loin, un villageois nous décortique des noix de coco. Nous buvons le lait à même la noix puis mangeons ensuite l'intérieur qui est tendre et frais. Je n'avais encore jamais mangé de noix fraîche et ne savais pas que l'intérieur passait par une étape molle avant de devenir telle qu'on la connaît en Europe. Et à chaque étape Gatien donne une petite pièce. Nous arrivons près d'une ancienne demeure portugaise en bien mauvais état. Gatien nous indique que de la terrasse supérieure nous allons dominer le village. Mais avant de monter une mamie veille, c'est 500 Francs. Et Gatien n'a pas de monnaie, donc je sors 500 Francs. La vue sur le village et sur la plage au loin vaut bien ce prix là. Nous retournons vers le bateau et repassons sur la place principale où, tout à l'heure, j'avais remarqué deux personnes en tenue plus civile que les autres habitants. Gatien nous demande de l'attendre deux minutes. L'homme et la femme qui sont sous une paillote attendent les volontaires qui viennent gratuitement se faire vacciner contre la fièvre jaune. Et Gatien y va, la piqure ne fait pas encore partie des habitudes béninoises, les candidats souffrent.

Nous reprenons le bateau, toujours accompagné du petit Sam, qui a du me trouver sympathique puisqu'au cours de la visite du village il est venu me donner la main. Mais il ne parle toujours pas et ne se décide que dans le bateau au retour. Gatien tente de m'apprendre à manier la perche pour faire avancer le bateau. Et ce qu'on croit être un geste basique s'avère être un peu plus technique que prévu. Il doit y avoir 1,50 à 2 mètres de fond et la perche est très longue. Si bien que si on ne la descend pas assez vite, emportée par l'aire du bateau, elle part vers l'arrière et on n'arrive pas à lui faire toucher le fond. Mon apprentissage est difficile et amuse Gatien qui, après m'avoir demandé en anglais comment je m'appelais, me surnomme GG Two ! Nous débarquons et quittons Sam à regret.

Nous reprenons les zems pour revenir à l'hôtel.

Cette première expérience de zem nous fait renoncer à notre première idée d'aller demain avec ce moyen de transport à Comé, ville la plus proche où on peut trouver un taxi. Demain il fera jour !

Nous décidons de goûter la cuisine d'un restaurant préconisé par le Routard, « aux saveurs d'Afrique », qui se trouve à proximité de l'hôtel. Très bonne cuisine, je

mange du barracuda pour la première fois de ma vie et, enfin, nous mangeons de la mangue fraîche.

Après la sieste obligatoire et la baignade nous rendons à nouveau visite à nos protestants. Nous leur annonçons notre départ pour le lendemain et leur demandons quel moyen de transport utiliser pour nous rendre à Comé, d'où nous chercherons un taxi pour aller à Abomey. Gaétan nous dit qu'on peut trouver des taxis qui nous mènent à Comé. Il se propose de nous accompagner. On passe une partie de la soirée avec la famille et, comme les choristes se font attendre, nous repartons à l'hôtel en ayant donné rendez-vous à Gaétan pour le lendemain 8 heures. Et même un peu avant car Hervé tient absolument à nous montrer son jardin avant que nous partions.

On dîne, on fait les valises et on se couche. La mer est démontée, les vagues font un bruit de vagues assourdissant.

Jeudi 26 novembre

Lever à 6 h 30 et petit déjeuner sans bain préalable, les vagues sont trop fortes.

Nous nous rendons au temple. Le pasteur nous emmène dans le jardin où Hervé est déjà au travail, il nous fait voir ses plantations et nous lui proposons de lui envoyer des graines de France pour qu'il tente de faire pousser quelques légumes inédits. Gaétan nous rejoint, puis Esaïe, tout content de n'avoir pas école trop tôt et d'avoir pu attendre notre départ. Ils ont d'ailleurs préparé les motos pour nous emmener sur la route principale d'où il sera plus facile de trouver un taxi. C'est alors que nous voyons arriver un gros 4 x 4 conduit par un blanc et immatriculé 63. Qu'est ce que les auvergnats viennent bien faire ici ? En descend une caricature d'expatrié : petit, râblé, moustachu, biscotos et tatouages. Il connaît bien le pasteur et nous dit bonjour, nous demande ce que nous faisons. Nous lui disons donc que nous partons pour Abomey. Il répond que lui va à Cotonou et qu'il veut bien nous poser à Comé. Nous sautons à pieds joints sur cette offre qui rend Esaïe très triste de ne pas pouvoir nous faire un bout de chemin sur sa moto.

Nous voilà partis avec Michel, qui vit à Grand Popo depuis 5 ans. Lorsque je lui demande ce qu'il y fait il me répond tout naturellement : Rien ! Je glande. Il a vendu tout ce qu'il avait en France après avoir mené une vie de baroudeur (je ne lui poserai pas la question de savoir à quoi correspond cette activité) et souhaite maintenant rester ici à ne rien faire. Gloup !

Nous arrivons à Comé, Michel nous laisse au bord de la route qui mène à Abomey et, avant même qu'il ait fait demi-tour, Gaétan nous a déjà trouvé un taxi qui peut nous amener jusqu'à Azové, à 45 kilomètres d'Abomey. Mais pour démarrer, le taxi doit faire le plein, c'est-à-dire qu'il faut que nous soyons 7, chauffeur compris, dans une voiture prévue pour 5. On n'attend pas très longtemps, 3 devant, 4 derrière nous voilà partis. Tout au long du parcours des passagers descendent, d'autres sur le bord de la route font signe au chauffeur et montent. Nous prenons un guérisseur qui voyage avec plusieurs paquets et une grosse natte qui ne rentre pas dans le coffre. Je propose qu'on la mette en travers de la plage arrière, elle arrive à l'aplomb des sièges avant et nous l'avons donc au milieu du siège arrière. Ce qui fait que Gaétan et moi qui sommes au centre voyageons avec la tête inclinée à 45°, de chaque côté de la natte. Enfin, nous arrivons à Azové, tout le monde descend. Une foule de conducteurs de zem nous assaillent et lorsque nous leur disons que nous allons à Abomey, à 45 kilomètres, ils se proposent quand même de nous y conduire. Ils n'ont peur de rien ! Nous si ! Comme aucun taxi ne se profile à l'horizon, notre chauffeur nous propose de poursuivre jusqu'à Abomey moyennant 10 000 Francs (les 80 premiers kilomètres nous avaient coûtés 1 500 francs par personne). Le guérisseur devant lui aussi se rend à Abomey et ayant trop de bagages pour prendre un zem je lui propose de diviser par 4 le prix du voyage, soit 2 500 Francs pour lui. C'est trop

cher. Comme je n'ai pas envie de passer la journée sur place je lui demande 1 000 francs, il accepte. Nous repartons donc avec notre taxi, mais à 5 dedans cette fois. Monsieur Anago, le guérisseur, nous remercie beaucoup et nous donne sa carte. Il guérit tout : de l'impuissance aux hémorroïdes. A proximité d'Abomey monsieur Anago nous arrête, sa femme l'attend là, au bord de la route. Il descend et on repart. Le chauffeur nous dit : « Il n'a pas payé ! ». Gaétan et le chauffeur veulent faire demi-tour, nous n'avons parcouru que quelques centaines de mètres et on les voit encore au bord de la route. Mais je décide de laisser tomber, 1 000 Francs Cfa c'est 1,50 Euros. J'espère que monsieur Anago aura une pensée pour moi dans ses incantations du soir.

Nous tournons un peu pour trouver le Motel d'Abomey. C'est là que je m'aperçois de la sobriété du langage entre béninois. Si nous cherchions notre route en France et que nous la demandions à un passant nous dirions : « Bonjour Monsieur. Pourriez-vous, s'il vous plait, m'indiquer la route qui mène au Motel d'Abomey ». Ici le chauffeur interpelle un passant par un simple geste de la main et lui dit « Motel d'Abomey » et l'autre répond : « tout droit et rond-point à droite ». Pas de paroles inutiles. Et ça suffit puisque nous trouvons. Je paye le taxi qui repart et je paye un coup (et un billet de 10 000 pour son déplacement et son retour) à Gaétan, qui nous quitte lui aussi pour aller rejoindre de la famille sur place.

On s'installe dans un bungalow sympathique. La chambre est spacieuse mais pas très lumineuse avec la climatisation, une salle de bain avec douche et baignoire.

Nous prenons une douche et nous partons nous promener vers le marché. Je cherche désespérément à acheter un chapeau, pas de chapeau à vendre, rien que des casquettes. Nous achetons des biscuits et nous nous arrêtons dans un bar pour boire un coca. Il fait vraiment très chaud. Annie commence à fatiguer, on rentre donc à l'hôtel et on fait une grosse sieste.

Gabriel m'a envoyé un message me disant que samedi, on se retrouve au Guédévy, Hôtel où nous devons descendre mais qui ne figure pas sur le Guide du Routard et qui ne répond pas au numéro indiqué sur le Petit Futé, raisons pour lesquelles nous sommes allés au Motel. Nous décidons donc avec Annie de trouver cet hôtel qui, d'après mon plan, ne se trouve pas loin d'ici. De plus le chemin à prendre longe les palais d'Abomey que nous devons visiter avec le papa d'Marie samedi. Nous partons donc et trouvons rapidement les palais. De palais, nous ne voyons que les murailles extérieures en torchis. Mais je vais vous en faire la description et vous conter leur histoire (tirée du guide du Routard) sans attendre samedi, vous saurez pourquoi samedi, justement.

Les rois d'Abomey régnèrent de 1620 à 1900, date de l'occupation française. La dynastie était héréditaire, mais plusieurs rois ont succédé à leur frère. Chacun avait un emblème, que l'on voit par exemple sur les tentures en vente dans le quartier des artisans, et un ou plusieurs « noms forts », exprimant la puissance royale et provenant du début de sentences formulées par le Fa (le devin dans la religion Vodoun). Chaque roi faisait construire un nouveau palais, à côté de celui du roi précédent, mais deux seulement ont bien résisté aux ravages du temps ou aux incendies. Ce sont ceux des rois Guézo (1818-1858) et Glélé (1858-1889), restaurés par l'administration française puis par l'Unesco. Des projets de restauration existent pour d'autres palais.

Bien sûr, c'est aussi un véritable musée. Pas question de tout vous décrire, en voici cependant les principales étapes. Dans la grande cour, les artisans. Puis la salle des trônes et des autels. Avant la deuxième cour, maquette du palais qui permet d'en comprendre l'ampleur. Dans la cour intérieure, à droite, la salle du Conseil du roi (avec les bas-reliefs). Au fond, petit temple pour la méditation. Tout autour, restes de bœufs sacrifiés (ils succédèrent aux sacrifices humains). Curieuse salle de dopage des soldats avant de partir à la guerre, aujourd'hui petit musée des Armes.

Evocation des amazones : Le roi Guézo avait comme corps d'élite un régiment de femmes qu'on a nommé « les Amazones » en référence à l'antiquité grecque. A l'origine des tinées à la parade et à la garde personnelle du roi, ces femmes-soldats sont devenues, au fil des ans, l'un des bataillons d'élite de l'armée dahoméenne. Elle n'avait pas de vie sexuelle, cela les rendait plus agressives, dit-on. Les soldats de l'armée coloniale française les redoutaient, mais ils les décimèrent dans la bataille qui vit la défaite du dernier roi du Bénin (1892). Et pour cause : ils avançaient à la baïonnette alors qu'elles pratiquaient le combat au corps à corps.

On voit aussi le sabre du roi Guézo avec lequel il désignait les territoires à conquérir. On peut voir le monument funéraire de la reine, mère de Guézo : il paraît que le sang de captifs égorgés a été mélangé au ciment ayant servi à sa construction. ..Avant le peu de monument funéraire de Glélé, on passe devant l'endroit où une quarantaine de ses épouses (toutes volontaires) ont été enterrées vivantes lors des funérailles du roi. Sur les murs, très Jolis bas-reliefs. Dans une des salles, un trône reposant sur 4 crânes ennemis. Ce trône est sculpté dans une seule pièce de bois. Comme le roi Guezo ne touchait pas le sol avec ses pieds quand il trônait, un esclave se tenait couché devant lui et le roi posait ses pieds sur son dos! Intéressants aussi, les assins, autels portatifs consacrés aux ancêtres ou à certaines divinités. Belle collection de bâtons de pouvoir des rois du Dahomey. Salle des bijoux royaux et des cadeaux des Occidentaux, Suivie de la résidence des gouverneurs à partir de 1892. On y présente les originaux des bas-reliefs ornant les murs du palais. Cour des Reines (on raconte qu'il y eut jusqu'à 4 000 épouses !).

Palais de Guézo (père de Glélé). En bas-relief, sa représentation, le buffle (symbolisant la puissance). Dans la grande salle, expo de la vie au quotidien : l'agriculture, les outils, les différents types de céréales et plantes, l'artisanat, une mini forge. Petite salle du Fa consacrée aux devins du vaudou. Puis l'ancien bâtiment du Trésor, devenu salle du trône. Expo montrant comment Abomey fut prise par les troupes françaises. Beau canon hollandais ciselé de 1640. Trône du roi Agoli-Agbo. Dehors, petits temples de recueillement dont on dit qu'ils furent construits avec de l'argile à laquelle on mélangea du sang humain et d'animaux sacrifiés, de la poudre d'or et de la poudre à canon, de l'alcool portugais, de l'huile de palme, de l'eau de mer... Murs sous garantie pendant mille ans! I.

La royauté à Abomey était parfaitement organisée, dans un esprit absolutiste (la cruauté des rois était terrible, et le Premier ministre cumulait sa fonction avec celle de bourreau), avec une administration très structurée et un clergé omniprésent. Ces rois vendaient leurs esclaves aux Blancs, moyennant des canons et autres quincailleries. Mais assez rapidement, ils se rebellèrent contre les Français. Béhanzin, le dernier roi du Dahomey (1889-1894), et son armée de femmes, les fameuses Amazones, ont résisté jusqu'au bout. Le roi a rendu fou le général Dodds, un métis sénégalais qui menait la campagne: Béhanzin disparaissait, reparaisait ailleurs, les Amazones attaquaient en dansant et coupaient le cou des Blancs avec leur coutelas. Il est mort déporté par les Français à Blida, en Algérie, en 1906.

Pas étonnant que la population locale vénère encore ses rois. Ainsi, tous les 5 jours des femmes viennent se recueillir sur la tombe de Glélé et lui donnent à manger (un bœuf est sacrifié). Mais prudence: des lecteurs se sont plaints de l'arnaque aux offrandes au tombeau de Glélé. On peut assister à la cérémonie ; se déchausser avant de pénétrer dans l'enceinte.

Nous longeons donc les murs d'un des palais qui est en reconstruction. Nous nous approchons, la construction se déroule vraiment comme elle devait être faite à l'époque des rois : des ouvriers versent de la terre rouge argileuse dans un trou circulaire peu profond mais de 3 ou 4 mètres de diamètre, d'autres piétinent cette terre, des femmes y versent de l'eau. Lorsque le mélange est suffisamment malaxé

certaines piochent dans cette gadoue avec leurs mains et la passent aux bâtisseurs perchés sur les murs en construction qui fixent cette pâte sur les parois en cours de montage. Un de ceux-ci me demande de l'argent (ce qui est exceptionnel, nous avons très rarement été sollicités par des mendiants). Je lui dis d'accord à condition que je puisse prendre des photos. Il accepte, mais avant que je puisse déballer l'appareil un autre se met à hurler dans le dialecte local. Le premier répond, les femmes s'en mêlent, d'autres s'invectivent. Bref, j'ai foutu le bordel dans le chantier et sans prendre de photos, ce n'est plus la peine maintenant, plus personne ne bosse ! Nous nous éloignons mais nous les entendrons encore un bon moment se crier dessus.

Je pense toujours être dans la direction de l'hôtel mais comme nous sommes sur un chemin en terre je demande à un homme au volant de sa voiture stationnée si nous sommes sur la bonne voie. Il me répond affirmativement, descend de voiture et entame la conversation : D'où sommes nous, que faisons nous, puis il nous parle de lui : il a fait ses études à Grenoble, puis à la Sorbonne à Paris. Il est resté très longtemps en France mais est revenu vivre au Bénin. Il connaît apparemment le papa d'Marie mais ne nous en dit pas trop. Un incident interrompt son discours : une voiture de police arrive au carrefour près duquel nous sommes et fonce délibérément sur un zem. Celui-ci tombe, laisse la mobylette sur place et s'enfuit à toutes jambes, immédiatement poursuivi par un homme en civil sur une moto (mais ce doit être aussi un policier). Le conducteur du zem s'enfonce dans les broussailles et le policier revient bredouille. Les autres policiers sont sortis, mitraillettes au poing mais le conducteur du zem est déjà loin.

Cet incident ayant mis fin à l'autobiographie de notre interlocuteur j'en profite pour le saluer et dire que nous allons tenter de trouver le Guédévy. Il se propose de nous y accompagner en voiture, ce que nous acceptons. C'est, dit-il, un ami du patron. Nous arrivons à l'hôtel, qui donc existe bien. Le patron est absent mais le réceptionniste nous apprend que suite à une rupture de câble téléphonique, la ligne a été changée mais leur numéro de téléphone aussi, raison pour laquelle nous n'arrivons pas à les joindre. Sur les murs de la cour intérieure de l'hôtel sont peints toutes les représentations symboliques des différents rois du Dahomey et notre accompagnateur se met en devoir de nous commenter chaque illustration. Pour finir par le dernier roi, Béhanzin, qui est, nous dit-il, son grand-père, lui-même s'appelant aussi Béhanzin. Nous y voilà ! Comme il commence à faire tard nous lui disons que nous repartons, il insiste pour nous raccompagner. Nous voilà à nouveau à bord de son automobile mais voilà qu'il nous promène dans les rues d'Abomey en nous disant qu'il nous emmène chez lui. Bon, peut-être va-t-il nous offrir l'apéritif ? Après être passés dans des chemins biscornus et étroits nous arrivons devant un portail en fer qui clos une propriété entourée de murs, chose rare ici. Nous entrons à sa suite, une femme arrive et nous souhaite la bienvenue. Il est temps de vous expliquer pourquoi ce récit s'intitule « BONNE ARRIVEE ». Au Bénin on souhaite le bonjour à quelqu'un en lui disant « bonne arrivée ». La dame en question, qui semble être son épouse, mais ce n'est pas certain, nous accueille donc avec un joyeux : « bonne arrivée ». Béhanzin nous fait entrer de quelques pas dans son salon, nous le montre, et, après quelques mots en dialecte avec la femme, s'en retourne vers l'entrée. Nous suivons donc. Il remonte dans sa voiture, nous aussi. Et nous voilà repartis on ne sait où, jusqu'à nous arrêter dans un autre quartier perdu près d'une autre maison close (de murs !). Béhanzin nous explique qu'il va commander des lapins pour le repas du lendemain. Nous restons donc dans la voiture et attendons. Béhanzin revient quelques minutes plus tard accompagné du vendeur de lapin, mais il semble qu'ils ne soient pas d'accord sur le prix, ça discute ferme mais on n'y comprend rien. Enfin Béhanzin prend place dans sa voiture mais lorsqu'il actionne le démarreur rien ne se passe, juste un petit « beurk ». La batterie est à plat, il avait laissé les codes allumés. Je me propose alors pour pousser, des jeunes alentours s'y mettent aussi mais

Béhanzin est un intellectuel, la mécanique ça le dépasse. Il débraye à contretemps, n'embraye pas au bon moment, ce qui fait qu'après quelques essais je laisse tomber la poussette. Heureusement un homme sort d'on ne sait où, parle à Béhanzin qui quitte son siège et le laisse à cet homme qui sollicite à nouveau les jeunes et en quelques poussées voilà le moteur à nouveau en état de marche. Ouf ! Nous repartons donc et voilà qu'il lui prend de nous faire visiter la ville. On patiente gentiment et il finit par nous ramener à l'hôtel où je lui paye un verre.

Le serveur du restaurant nous ayant vanté le steak au poivre, je me laisse tenter. Mais lorsque je vois arriver cette chose je regrette un peu : il s'agit probablement d'un morceau de viande, mais il a du être coupé à la machette, il n'a aucune forme. De plus il baigne dans un sauce, poivrée c'est sur, mais avec quels autres ingrédients, je ne saurai le dire. Comme j'ai faim, je mange.

Vendredi 27 novembre

Nous avons décidé de visiter le palais du roi Dako Donou, qui fut le premier roi du Dahomey (1620, 1645) qui se trouve à Bohicon, grande ville à une dizaine de kilomètres d'Abomey. Moyen de transport : le zem. Nous nous plaçons donc au bord de la route et, sans attendre, un, puis deux conducteurs s'arrêtent. Je commence à connaître les prix et je discute ferme, on divise rapidement le prix de départ par quatre et nous partons. Sur le guide il est dit de se rendre à l'entrée d'un hôtel et de téléphoner, les gens du village où se trouve le palais viennent nous chercher. Nous débarquons donc devant l'hôtel en question, j'appelle, mais aucune réponse. Nous attendons un moment, renouvelons l'appel, toujours rien. Un homme arrêté là sur sa mobylette, se propose de nous déposer. Et allez, à trois sur la mobylette nous voilà partis. Arrivé sur place le conducteur nous demande une somme exorbitante (par rapport aux tarifs habituellement pratiqués). Je discute à nouveau et on s'entend sur un prix encore élevé mais qui met fin à toute polémique.

Comme nous étions devant la porte d'une cour, un jeune homme en sort et nous demande si nous voulons visiter. Question incongrue ! On est en pleine nature, dans un village minuscule, et à part visiter le palais je ne vois pas ce que deux blancs pourraient faire là ? On commence par visiter le « zoo ». Dans une cage aux barreaux fait de fers à béton se trouvent un lion et une lionne qui font peine à voir. Une autre cage emprisonne un lion plus jeune. Le guide nous baratine en disant que les lions que les présidents du Bénin offrent à leurs invités viennent de chez eux. Un bassin minuscule contient aussi quelques crocodiles. On passe à la visite du palais. Où ça un palais ? Une bâtisse à moitié en ruine exhibe un mur sur lequel sont peints deux singes et quelques instruments, voilà tout ce qu'il reste du palais. Si vous passez par le Bénin, cette visite n'est pas une obligation.

Mais il faut repartir. Le guide appelle deux zems qui mettent bien longtemps à arriver. Là où nous sommes, loin de tout, difficile de rentrer à pied. Nous attendons donc et ils finissent par arriver. Nous voulons aller au départ des cars pour Natitingou pour réserver nos places pour dimanche. Et les deux zozos zémistes de nous proposer un prix défiant toute concurrence ! Je discute, encore, mais nous ne sommes pas en position de force puisque nous ne pouvons nous rabattre sur aucun autre moyen de transport. Je ne cède pas, je me dis que s'ils sont venus jusqu'ici ils ne vont pas vouloir retourner en ville à vide. Je dis donc à Annie : « On rentre à pied ». Et on part. Les deux zozos nous rattrapent et on finit par s'entendre sur un prix acceptable.

La gare routière de Bohicon, c'est la place du marché. En plein milieu des étals une large place est laissée libre pour les cars. Je demande où nous pouvons réserver nos places et je finis par trouver un homme à la porte d'un bus qui nous dit être le vendeur. Il nous demande 11 000 Francs, que je lui donne, et me remplit deux billets. Il faut être là à 9 heures précises me dit-il, le chauffeur du car d'ajouter : « et pas plus tard que 9 h 30 » ? La précision béninoise se mesure en jours, pas en minutes.

Et nous repartons en zem vers Abomey.

Nous n'avons pas une grosse faim et je ne mange qu'une salade niçoise, première entorse au régime local qui suppose qu'on évite les crudités lorsqu'on ne sait pas comment elles ont été lavées. Grosse erreur !

La sieste se passe bien. A notre réveil nous allons au cyber café que nous avons repéré. J'avais promis à un ami mensois de lui relater notre séjour. Mais le cyber café est fermé, il paraît que c'est la fête locale. De toute façon je n'aurai pas tenu bien longtemps dehors et heureusement que nous sommes près de l'hôtel, je sens mes boyaux agités de spasmes frénétiques. Tourista ? C'est ce que j'ai cru au début bien que je n'ai jamais été sujet à ce genre d'affection. Nous rentrons très vite, à peine la diarrhée se déclenche qu'elle est vite accompagnée de vomissements, l'estomac s'est senti frustré et a décidé d'évacuer par le haut ce que les intestins n'avaient pas encore ingurgité. Ca a duré une bonne heure, au point d'être au bord de l'évanouissement. Et puis là dessus rapplique une forte fièvre et des sensations bizarres : les doigts parcourus de fourmillements comme si je les tenais dans une prise électrique, des vertiges, des frissons au point d'être à peine bien dans le lit avec une couverture alors qu'il fait 40° à l'ombre dehors. Et le pompon, c'est une violente sciatique qui m'empêche de trouver une position allongée confortable, j'ai mal sur le dos, sur le côté et sur le ventre. Je passe l'après midi moitié au lit, moitié aux chiottes. La nuit s'annonce difficile.

Samedi 28 novembre

Nuit agitée. Je me lève en permanence pour aller vider mes intestins (comment font-ils pour contenir encore quelque chose, ceux-là ?) et lorsque je me recouche la sciatique m'empêche de dormir. Là, je le vois vraiment mal parti et je me demande comment vont se terminer ces vacances ? Mais Annie veille, elle me bourre de cachets dont je ne sais même plus distinguer la marque et les effets.

Je déjeune d'un thé. Je tente ensuite une sortie mais à peine à 50 mètres de l'hôtel je dois revenir en courant à la chambre. Et Gabriel m'envoie un message me disant qu'ils arrivent vers 10 heures. Je me mets au lit et je parviens enfin à dormir un peu.

Marie, son papa et Gabriel arrivent vers 11 heures. Je suis un peu plus vaillant, la fièvre est pratiquement tombée. Je prends le risque de les suivre. Nous allons dans le village du papa d'Marie, ce que je n'avais pas compris lorsque Gabriel m'avait dit qu'ils nous rejoignaient samedi. J'avais compris que Robert, le papa d'Marie, devait assister à un conseil de village et venait un jour plus tôt et nous accompagnait le lendemain pour visiter les palais. Tout faux ! Nous allons à Séhoun (orthographe non garantie). Nous ne visiterons donc pas les palais puisque nous repartons demain matin (enfin, j'espère car si j'ai toujours la courante, impossible de prendre le car, il faut 6 bonnes heures pour rejoindre Natitingou).

Dès l'arrivée dans le village Marie retrouve la famille. Ca s'embrasse fort ! Et moi il me faut trouver vite de quoi libérer les boyaux ! On trouve ça dans une cabane originale : il y a une porte avec un verrou. Lorsqu'on ouvre la porte on trouve une cuvette de chiotte identique aux nôtres dans sa forme mais faite en béton, et tout ça dans une cabane à 3 murs, le fond étant ouvert sur la nature. Je n'ai pas les moyens de faire le pudique. D'ailleurs le coin me plaît, j'y reviendrai plusieurs fois durant les 2 ou 3 heures où nous serons ici.

Marie nous fait pénétrer dans la maison de sa grand-tante. Celle-ci, probablement 80 ans et plus, sors rapidement de la pièce pour revenir quelques minutes plus tard habillée « en dimanche ». Plus de seins à l'air mais un beau boubou coloré. Une nuée d'enfants nous entoure, je les prends en photo et tous s'exclament lorsque je leur montre le résultat sur le petit écran de l'appareil. Ca les amuse beaucoup. Après que nous ayons refusé de boire quoique ce soit (inutile d'en rajouter, j'ai les intestins suffisamment vidangés), nous retournons près de Robert, dans la case où se tient le

conseil du village, réuni pour prendre les décisions concernant les funérailles du Da (le chef du village). Nous entrons, les sages du village assis en cercle dans la pièce, certains sur des chaises, d'autre à terre, nous accueillent et nous font asseoir (même en Afrique, me voilà encore plongé au cœur d'un conseil municipal !). Et les discussions reprennent, tantôt en français, tantôt en dialecte. Nous comprenons vaguement, mais Robert nous l'expliquera à la sortie, qu'il s'agit de décider du déroulement des funérailles du dernier chef du village, décédé (et enterré) il y a 6 mois déjà. Ses enfants, qui n'habitent plus sur place, et les autorités du village, diffèrent sur le coût et l'ampleur des funérailles. Le plus gros problème pour le village est que, tant que les funérailles de l'ancien Da ne sont pas accomplies, on ne peut pas nommer de nouveau Da. Le village est donc sans chef réel, même si Gabriel, qui nous a accueilli en fait office et sera probablement désigné pour succéder au Da décédé. Le conseil prend fin sur une décision dont je ne comprends pas tout et on nous apporte à boire : de l'eau et de l'alcool. Je trempe les lèvres et renverse un peu d'eau sur le sol, c'est une marque de politesse et de déférence envers les ancêtres. Nous quittons le village et prenons le chemin du retour. Mais nous n'avons pas fait 50 mètres que, pschitttt !, un pneu éclate. Gabriel prend les choses en main et, malgré quelques déconvenues avec le cric mais grâce à l'aide de Gabriel et de quelques adolescents du village, nous pouvons reprendre notre route. Nous allons déjeuner « Chez Lucienne », gîte et restaurant qui se trouve à seulement quelques centaines de mètres de notre hôtel. L'endroit est très sympathique, joli jardin et, d'après ce qu'on a su plus tard, les chambres sont très correctes. Les WC extérieurs que je visite plusieurs fois sont parfaitement propres. Lorsqu'on a été servi, poulet bicyclette avec riz, il s'avère que la cuisine est excellente et très copieuse. Avec Annie, on regrette de ne pas avoir choisi cet endroit sur Abomey. Je mange un peu de riz et regrette beaucoup de ne pas pouvoir toucher au superbe plat de papayes qui arrive en dessert. Retour à l'hôtel où nous nous quittons : Robert, Marie et Gabriel rejoignent Cotonou. Nous, on va faire la sieste. Mes voyages réguliers aux toilettes commencent à me faire douter de notre possible départ demain pour Natitingou. On ne bouge pas de l'hôtel et on dine d'un thé. La nuit est moins agitée que la précédente mais je dois quand même me lever plusieurs fois.

Dimanche 28 novembre

Réveil à 7 heures.

Du côté santé, ce n'est pas encore le top et le petit déjeuner ne passe pas bien. Je me force à avaler une petite tranche de pain mais il ne faut pas que je pousse trop l'avantage, ça pourrait repartir très vite. Je prends une dernière tournée de Smecta et de je ne sais plus quel cachet qui devait stopper la diarrhée en quelques heures alors que j'en prends depuis 2 jours.

On règle l'hôtel et on y va. Advienne que pourra !

On arrête un zem, puis un second. Mais lorsqu'ils nous annoncent le tarif on éclate de rire : 3 000 Francs pour aller à Bohicon (on avait payé 400 Francs l'avant-veille). Comme d'habitude lorsqu'on discute le prix avec un zem, la réponse est : « L'essence est chère ». On finit par transiger à 500 Francs (il y a notre gros sac en plus). Nous voilà parti. Je serre les fesses !

Les deux zemistes ne nous amènent pas à la bonne gare routière. Je leur dit qu'on n'est pas au bon endroit et qu'il faut aller au marché. Ils nous demandent alors 200 Francs de plus par personne. Ce que je refuse en leur disant qu'on ne va pas payer 200 Francs pour faire 500 mètres alors qu'on vient de payer 500 Francs pour faire 10 kilomètres. Mais le raisonnement arithmétique ne fait pas partie de leur culture. Devant leur intransigeance, et comme nous ne sommes pas en retard, je dis à

Annie : »Descend, on y va à pied ». Voyant cela les conducteurs amènent leur prétention à 150 Francs, je propose 100 Francs. Ca finit par passer et en deux minutes nous sommes sur la place du marché, encore quasiment vide à cette heure. Du côté ventre, ça tient pour le moment. Mais j'appréhende.

Nous nous trouvons un coin à l'ombre pour attendre le car, il est à peine 8 h 30. Nous regardons se mettre en place les échoppes, les vendeurs arrivent et la place s'anime. A 9 heures, toujours pas de car. A 9h15 je me décide à appeler le correspondant local de la compagnie qui doit nous transporter, il m'avait laissé son numéro. Il me dit que le car part de Cotonou et qu'il a probablement un peu de retard. Lui-même, n'est pas encore sur place mais il arrive (preuve que le retard du car doit être assez régulier). Enfin plusieurs bus arrivent, le notre en dernier. Et pour monter, c'est la bousculade. Notre vendeur et le chauffeur semblent longuement discuter de notre sort, allons nous pouvoir monter dans ce car déjà bondé ? La discussion se poursuit un moment et, enfin, le chauffeur me dit qu'Annie ira s'asseoir tout au fond et que moi je prendrai la place du receveur, près du chauffeur. Je tends mes billets, le chauffeur me les rend et c'est à ce moment que je lis ce que le vendeur a inscrit, il ne nous avait pas demandé notre nom et pour le billet d'Annie il a écrit « maman » et pour le mien « papa ». Comme nous sommes les seuls blancs on ne peut malgré tout pas se tromper.

Nous partons. Mon ventre gargouille, se crispe, se tord, se crampe, mais sans véritable besoin d'évacuer. La route défile, pleine de trous que le chauffeur évite en zigzaguant. Nous nous arrêtons à midi pour une petite pose casse-croûte. Une jeune femme m'aborde et me demande si je veux aller marcher un moment avec elle ? Je suppose qu'elle n'avait pas remarqué Annie qui nous rejoint, ce qui met fin à cette brève conversation. J'achète un régime de bananes (100 Francs), ce sera notre repas. Annie m'explique qu'elle est coincée près du grosse mama avec deux enfants, dont un bébé. La mama a collé l'autre, qui a environ 3 ans, sur les genoux d'Annie et son pantalon s'en souvient : gâteau, coca-cola et même petit pipi. Nous reprenons la route, Annie toujours au fond du car, moi j'ai pu prendre une place plus confortable près d'une jeune fille qui me dira être militaire.

Le paysage n'est pas très « dépaysant » : une longue plaine avec des arbres épars, parfois quelques zones boisées. Les villages s'étirent le long des routes. A chaque entrée des barrières, parfois de simples troncs d'arbre, obligent à ralentir. Les panneaux « halte police » sont bien plus nombreux que les policiers eux-mêmes qui, lorsqu'ils sont présents, sont abrités sous les arbres.

A la dernière halte, à Djougou, le car se vide un peu et je peux enfin rejoindre Annie qui a pu se défaire du gamin de la grosse mama. A 16 heures nous arrivons à Natitingou, tout le monde descend. Je ne pense même plus à mes intestins, mais à mon estomac, oui, je n'ai rien mangé de vraiment consistant depuis 48 heures et j'ai faim.

A la sortie du car, une européenne ! Etonnement car depuis notre arrivée au Bénin nous n'avons croisé que très peu de blancs. Les seuls endroits où nous en avons rencontré sont les hôtels et les restaurants de Cotonou. Bien sur, nous nous disons bonjour. Puis elle me demande si nous savons où loger, je lui réponds que j'ai réservé à l'hôtel Tatasomba. Elle attendait des touristes qui ne sont pas dans ce bus, elle nous propose donc de nous amener à l'hôtel. En chemin Nadine nous explique qu'elle a acheté, avec sa sœur, Dany, une maison ici il y a cinq ans et que depuis un an et demi elles ont décidé de faire construire 2 paillotes, de les louer et d'habiter à temps complet au Bénin. Nous sommes arrivés à l'hôtel ce n'était pas très loin. Elle nous laisse sa carte et nous promettons d'aller leur rendre visite.

Le Tatasomba semble très correct comme hôtel, les chambres sont disposées tout autour de la piscine. Bien sur nous posons les valises et allons nous baigner immédiatement.

Ensuite je téléphone à Bernard. Bernard est le guide que nous avons réservé avant de partir de France, c'est lui qui va nous emmener dans la réserve après demain. Il nous rejoint à l'hôtel quelques minutes plus tard, accompagné de sa fille, Hermine, pour laquelle nous avons acheté un livre de Walt Disney : La Belle et le Clochard. Elle est un peu déçue car nous lui avons promis des chocolats, mais ils n'auraient pas supporté le voyage. Malgré tout on lui promet d'acheter des chocolats ici.

Avec Bernard, nous mettons au point les 4 jours que nous allons passer ensemble dans le parc de la Pendjari. Une fois les modalités pratiques et financières réglées, Bernard nous demande si nous revenons dormir à l'hôtel Tatasomba au retour du parc, il semble que lui est une préférence pour l'hôtel de Bourgogne tenue par une française. Mais nous lui faisons part de notre rencontre avec Nadine et de notre intention de visiter ses paillottes et d'y coucher au retour si cela nous plait. Je tends la carte que Nadine nous a donnée à Bernard. Aussitôt il prend son téléphone et appelle ; il dit qui il est, parle de nous et demande où se trouve leur maison. Il tombe sur Dany, qui n'est pas au courant de notre rencontre avec Nadine et ne comprend donc rien. Heureusement Nadine arrive, prend le téléphone et explique où se trouve leurs paillottes. Et Bernard d'annoncer illico que nous y logerons à notre retour. Bon, c'était très bien, heureusement.

Je téléphone aussi à Mikaël, un ami de Jane Fourcaud, mensoise renommée, qui a vécu plusieurs années en Afrique, et notamment au Bénin, et qui y a encore de nombreux contacts. Elle m'a laissé un courrier pour ce Mikaël. Il m'annonce qu'il viendra demain à l'hôtel.

Nous allons nous promener et tentons de rejoindre les cases de Nadine et Dany afin de les voir avant d'aller y dormir dans 5 jours. Mais la nuit tombe et elles sont apparemment plus loin que ce que nous avons prévu. En chemin nous croisons la seule vision vraiment misérable de tout notre séjour. Une femme est moitié couchée au bord du chemin de terre, elle se déplace en se trainant. Comme nous approchons nous nous apercevons que ses doigts et ses orteils sont complètement rongés, je suppose qu'elle a la lèpre.

Nous rentrons à l'hôtel et rappelons Nadine pour lui dire que nous voulions voir ses paillottes mais que nous n'avons pas trouvé. Nous étions sur le bon chemin, et pas très loin. Elle nous dit qu'elle viendra nous prendre à l'hôtel le lendemain et elle nous emmènera.

Nous dînons à l'hôtel, sur la terrasse au bord de la piscine. Très bon repas qui passe bien. De plus la température baisse ici la nuit et il fait frais (22 ou 23°), un bonheur !

Lundi 30 novembre

La nuit a été sans histoire, j'ai dormi d'un trait.

Etonnant : on nous avait prévenus que les nuits étaient plus fraîches dans le nord, il fait effectivement beaucoup moins chaud qu'à Cotonou mais c'est quand même une température de matin d'été chez nous. Et les béninois sont tous emmaillotés dans leur doudounes, avec des bonnets, certains avec des gants, comme s'il faisait moins 10. Le serveur de l'hôtel nous confirme : Il fait froid ce matin. La notion de froid est très difficile à expliquer. Comment faire comprendre à des gens qui considèrent qu'il fait froid lorsqu'il fait 15 ou 16° ce que c'est que la neige, le gel ? Lorsque je leur dit que chez nous, en hiver, lorsqu'on met un verre d'eau dehors ça devient de la glace, ils n'en reviennent pas. Dans les hôtels de bonne catégorie je leur dit même : parfois en hiver, c'est comme si vous viviez dans le congélateur. Ils ne sont pas prêts de venir chez nous, tous ceux à qui j'ai raconté cela.

Après le petit déjeuner Mikaël arrive. Nous parlons de Jane, de Mens et de l'Afrique d'il y a 50 ans. Il est intarissable et heureusement Nadine arrive vers 9 h 30. Nous quittons Mikaël en lui promettant qu'on le rappelle à notre retour de la Pendjari.

Nadine nous emmène, effectivement ce n'est pas très loin. Nous faisons la connaissance de Dany, nous visitons les cases qui sont superbes et nous confirmons que nous viendrons bien y dormir à notre retour du parc.

Nous repartons à pied pour chercher un distributeur d'argent. Nadine nous explique où en trouver : « Vous prenez tout droit, prenez le premier chemin à gauche et allez jusqu'au goudron, là vous tournez à droite et vous avez une banque avec un distributeur à 500 mètres ». Le goudron ! C'est le point de repère de toutes les villes. Car toutes sont à peu près organisées de la même façon du point de vue infrastructures routières : la grande rue passante est goudronnée et toutes les rues adjacentes sont en terre. Donc la rue goudronnée est centrale et lorsqu'on l'a rejointe on peut se rendre en tous points de la ville. Les villes plus importantes peuvent comporter deux ou trois rues goudronnées mais aussi des rues pavées, là c'est encore mieux comme repères puisqu'on peut aller jusqu'au « goudron » ou jusqu'aux « pavés ». Donc nous allons jusqu'au goudron, nous tournons à droite et nous trouvons la banque et le distributeur, qui fonctionne !

Natitingou, contrairement aux villes du sud, est une ville calme. Une grande artère à double voie de chaque côté la traverse mais la circulation est fluide et, même si les zems sont nombreux et tout autant klaxonneurs qu'à Cotonou, il y a moins de bruit. Je cherche une librairie. Je viens de finir « le cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates » et je n'ai plus rien à lire. Les librairies, ça ne court pas les rues au Bénin, et les gens qui savent où on peut acheter un livre encore moins. Il y a bien quelques vendeurs de livres scolaires et de vieilles revues françaises genre « Paris Match » qui sont installés sur le bord de la route mais ils ne vendent rien qui ressemble à un roman. On finit par trouver une personne qui nous dit que le seul endroit où l'on vende des livres est l'évêché, à la sortie de la ville. Nous voilà partis. C'est un peu loin et il fait chaud. Nous arrivons enfin à l'évêché. Le choix est grand : Les livres de catéchisme, la Bible, « La vie de Sainte Thérèse », « Prier 15 jours avec le Père Jacques Sévrin », « Le sel de la terre » de Benoit XVI, « Le rosaire de la Vierge Marie » de Jean-Paul II, etc.. Je ne vais pas tous les citer, ça vous laisserait peut être ? A part ça quelques livres scolaires et, tout à coup, o surprise, que trouve-t-on ? « La condition humaine » ! Quand même, venir au Bénin pour lire Malraux, ça n'est pas banal. Ce qui n'est pas banal, c'est aussi le prix. Ce qui est rare est cher. Et comme Malraux au Bénin est très rare, c'est aussi très cher, même chez les catholiques : 4 600 Francs un livre de poche défraîchi, soit un peu plus de 7 Euros. La route ayant été longue à l'aller, on décide de revenir en zem. On s'arrête pour acheter du chocolat pour Hermine. On jette un œil sur les boutiques d'artisanat local, il y a des objets sympathiques, on verra ça au retour de la Pendjari. Mais on n'est pas venu pour rien, je trouve enfin un chapeau que je marchande à 1 500 Francs.

On décide d'aller manger dans un maquis : Chez Nadine. Le maquis est un petit restaurant de rue que l'on trouve partout (et pas seulement au Bénin d'ailleurs, mais ailleurs ça ne s'appelle pas « Maquis »). On y sert beaucoup de plats à base de pâte (pâte faite à base de farine de maïs ou d'igname). Par extension on désigne aussi sous le nom de « maquis » les petits restaurants destinés à la population locale. C'est un peu comme au self chez nous : un comptoir avec derrière une série de casseroles et de marmites. La cuisinière vous sert dans une assiette et vous allez vous asseoir à table. Les autochtones mangent avec les doigts mais la plupart des maquis proposent fourchettes et couteaux pour les européens. Comme on peut se laver les mains avant de manger, nous apprenons bien vite à décortiquer la pintade avec les doigts, ce qui est bien plus pratique qu'avec un couteau. La nourriture locale est principalement composée de riz, de pâtes, de pâte (la pâte blanche ou rouge), de

semoule et parfois de pommes de terre et même de frites. On vous demande toujours ce que vous voulez parmi ces plats, l'accompagnement étant le poulet, la pintade ou le poisson.

Nous rentrons à l'hôtel où nous allons, devinez quoi ? Faire une petite sieste. Après cette excellente sieste, un bon bain dans la piscine en attendant Bernard qui doit venir chercher l'argent nécessaire à faire le plein du 4 x 4. Il arrive et nous lui demandons de nous emmener à un point d'accès internet, que je puisse enfin donner de nos nouvelles à Mens. Mais le premier cyber café est fermé. Bernard nous rassure : il y en a un autre. Nous nous y rendons, il est ouvert. Nous nous installons. Il faut un moment pour la mise en route, un bon quart d'heure pour obtenir la connexion, je suis enfin sur la page d'accueil d'Orange et je clique sur « Ma messagerie », Boum ! L'ordinateur en face du notre a littéralement explosé. Le gestionnaire du cyber café arrive affolé et, alors que mon ordinateur continuait de fonctionner et que j'étais toujours dans l'attente de l'affichage de mes messages, le bougre coupe tout. Plus de courant. Le voilà parti. Il revient quelques instants plus tard et dit que cela va s'arranger. On attend... un quart d'heure, vingt minutes. Je demande ce qu'on attend, on me répond : l'électricien. Nous décidons alors de lever le siège car peut être que l'électricien ne passera que tard dans la soirée, ou bien demain !

Nous nous arrêtons à la compagnie de car pour réserver les billets pour Parakou, prochaine étape après le parc de la Pendjari et la journée sur place au retour.

Nous rentrons à l'hôtel et demandons à nous connecter à Internet. Ce n'est pas possible là non plus, le seul qui sache mettre l'ordinateur en route est en congé ! Décidément nous ne pourrions pas communiquer avec la France !

Le repas du soir est aussi bon que celui de la veille et celui de midi ne m'a laissé aucune séquelle.

Mardi 1^{er} décembre

Nuit calme.

Après le petit déjeuner je règle l'hôtel. Bernard est là à 8h30 tapante. Nous allons faire quelques courses : eau et petits gâteaux à l'épicerie du coin et c'est le départ. Le Mitsubishi est confortable et Bernard conduit tranquillement.

Nous prenons la route de Boukoumbé, au sud de Natitingou, ville frontière avec le Togo. La route devient très vite une piste, mais suffisamment carrossable pour pouvoir rouler normalement. En chemin nous arrêtons à Kousoukoingou, village Tata typique. Les Tatas sont des cases à terrasses. Leur architecture et leur aménagement peut être totalement différent suivant les contrées. Ici on construit des tatas somba. Les tatas somba ressemblent à de petits châteaux-forts avec leurs tours circulaires aux angles, mais celles-ci sont recouvertes de toits de chaume et les murs sont en pisé. On entre par une porte étroite orientée nord pour ne pas faire pénétrer les rayons du soleil. Il fait tout de suite sombre mais aussi plus frais. La première pièce est la cuisine, petite et sommaire. Juste un plan de travail qui sert à moudre les céréales. Ensuite se trouve l'étable, on y fait dormir la nuit tout le bétail, vaches, moutons, chèvres et les volailles, poulets et pintades. Un petit escalier en terre ou taillé dans un tronc d'arbre permet d'accéder à une terrasse où se trouvent d'autres cases plus petites qui servent soit de chambre, soit de grenier à grain. Des céréales et des piments sèchent au soleil. Les ouvertures des cases chambres sont rondes et étroites, Annie dit qu'elle n'y dormirait pas, elle se sentirait oppressée dans ces repaires sombres.

Nous visitons plusieurs de ces tatas, puis repartons pour Boukoumbé. C'est une ville toute en longueur (comme beaucoup de villes du Bénin qui s'étalent le long de la route principale). Un œil sur le village et nous faisons demi-tour. Bernard s'arrête sur

la route pour faire une provision de racines d'igname. Nous nous apercevons que c'est la nourriture qu'il a prévue pour tout notre périple.

Direction Tanougou. Nous allons jusqu'à Tanguiéta, première ville où, pour la rejoindre, nous avons passé un petit col à 448 mètres d'altitude, un record pour le Bénin. La route goudronnée poursuit vers le Burkina à une cinquantaine de kilomètres. Nous, nous prenons la piste à droite. Trente kilomètres de vraie piste, dans la savane où les herbes sont encore hautes, quelques villages de cases la borde.

Nous arrivons à Tanougou à 13 h 30, juste à l'heure pour déjeuner. C'est un campement en pleine nature avec un bâtiment qui sert de cuisine, de bar et de restaurant. Autour une dizaine de cases qui sont les chambres des touristes et un peu plus loin quelques cabanes de marchands d'artisanat soit disant local.

Nous déjeunons, repas simple mais succulent.

Nous allons faire un petit tour à pied jusqu'à la première cascade. Aussitôt un jeune s'approche de nous et nous dit qu'il faut payer 1 000 Francs par personne pour voir la cascade, c'était annoncé dans le guide. Nous lui disons que nous reviendrons après la sieste et que nous allons seulement voir la première cascade, la grande est un peu plus haut et invisible d'où nous sommes. Il n'est pas chiant et nous laisse passer. Il sait bien que nous reviendrons. Les marchands d'artisanat nous interpellent aussi mais nous leur faisons la même réponse, on visitera après la sieste. Donc petite cascade et grande sieste.

Nous retournons vers la cascade, payons 2 000 Francs et le jeune nous accompagne sur des rochers glissants vers la grande cascade. Elle chute de 25 mètres et le petit lac à son pied est, paraît-il, profond de 35 mètres. Je m'y baigne, l'eau est fraîche, ce qui est un bonheur par la chaleur ambiante. Le jeune attend que je sois revenu et il plonge à son tour, rejoint la chute puis grimpe dans les rochers jusqu'au sommet. Il redescend un peu puis plonge d'un surplomb haut de 16 mètres, impressionnant !

Au retour nous visitons toutes les cases des vendeurs, mais sans rien acheter.

Nous nous installons près du bar pour lire un peu. C'est alors qu'arrive à deux sur un même zem un étrange couple fait d'une blanche et d'un noir. Ils nous disent bonjour et, à l'accent, nous savons immédiatement qu'elle est canadienne. Ils arrivent de Tanguiéta, à 30 kilomètres, à 3 sur la mobylette. De vrais aventuriers ceux-là !

Caroline, c'est son prénom, nous demande si nous allons dans la Pendjari. Je lui réponds que oui. Elle demande alors s'il y a de la place pour eux. Je lui dis que nous ne sommes que 3 dans la voiture, il y a donc de la place, mais avant de lui donner un accord je veux en parler avec Annie et notre chauffeur. Ils vont s'installer dans leur chambre, pendant ce temps nous décidons qu'ils peuvent effectivement se joindre à nous s'il paye la moitié des frais, moitié que nous partagerons avec Bernard, ce qui nous fera un peu moins cher pour nous et fera un revenu supplémentaire pour lui (le prix de la journée étant fixe, quel que soit le nombre d'occupants de la voiture). Lorsqu'ils reviennent nous leur proposons ce marché. Ils vont réfléchir.

Survolés en permanence par les chauves-souris nous dinons de pintade et de spaghettis et allons nous coucher.

La case est pleine des bruits des chauves-souris qui s'envolent et reviennent se poser mais la nuit fut quand même bonne.

Mercredi 2 décembre

Lever à 5h30 car nous partons à 7 heures.

Nous allons déjeuner et Bernard nous dit qu'hier soir Caroline est venue lui dire qu'ils partiraient avec nous. Nous sommes bientôt prêt et je vois Caroline déambuler dans le campement : je lui dis qu'on part bientôt. Elle me répond :

- Vous ne déjeunez pas ?

- C'est déjà fait, il est bientôt 7 heures.

Elle regarde sa montre, s'étonne, et s'aperçoit qu'elle n'a pas changé l'heure de sa montre. Ils viennent du Burkina où il y a une heure de décalage.

Nous partons donc, Caroline et son copain MD avec le ventre vide. Au début j'ai cru qu'il s'appelait Emmbé. Mais nous ne saurons jamais son vrai nom (ou alors j'ai oublié). Il est boulanger au Burkina mais aussi musicien et MD est son nom d'artiste. C'est un ami de Caroline et elle loge chez lui en attendant la date d'un stage qu'elle doit faire à Ouagadougou fin décembre. Ils ont décidé de faire un petit tour au Bénin en attendant et il lui sert de guide.

Nous arrivons à Batia, le village qui est le point d'entrée dans le parc. Nous payons le droit d'entrée. Caroline nous annonce qu'elle ne peut pas payer, elle n'a pas d'argent africain, elle remboursera au retour. Je paye pour les deux ! Je ne pense pas que notre Caroline soit malhonnête mais sa décontraction financière m'étonne quand même un peu. On verra bien, même si elle nous arnaque, on n'en mourra pas !

Nous entrons dans le parc après avoir lu les consignes de sécurité affichées.

Voici ce que le Guide du routard précise sur la Pendjari :

Le parc national de la Pendjari couvre une superficie de 275 000 ha. C'est sans doute l'un des plus remarquables attraits touristiques du pays et l'une des plus belles réserves de l'Afrique de l'Ouest. Elle bénéficie du statut de parc national depuis 1961.

Au début des années 1980, les autorités béninoises prirent conscience de la menace qui pesait sur la faune du fait du manque d'eau et de la croissance démographique. A partir de 1985, sous le patronage de la Communauté économique européenne, des mesures drastiques ont été prises: lutte contre le braconnage (mais on vient toujours du Burkina Faso voisin pour l'ivoire des éléphants), contrôle des feux de brousse (ce qui ne signifie pas qu'on les interdise non plus)... Les effets sur la faune furent satisfaisants. Aujourd'hui, la population de la réserve est estimée à 45 000 mammifères, avec pas moins de 800 éléphants et 450 lions. Les singes (babouins, singes verts...) et phacochères y pullulent. La savane arborée et les forêts-galeries sont particulièrement favorables aux grandes antilopes, cobs de Buffon, buffles, mangoustes. Avec beaucoup de chance, vous surprendrez peut-être un des grands carnivores présents dans le parc, une panthère, un lion ou une hyène. Les différents plans d'eau accueillent environ 1 200 hippopotames, des centaines de crocodiles et de multiples espèces d'oiseaux aquatiques (hérons, aigrettes, cigognes, martins-pêcheurs, aigles-pêcheurs, guépiers, ibis, jabiru du Sénégal.).

On peut visiter le parc toute l'année, mais c'est plus difficile à la saison des pluies, en raison de l'état des pistes. La période idéale pour voir davantage de grosses bêtes est plutôt de janvier à mai. En effet, la chaleur aidant, on voit davantage en journée les animaux qui fréquentent les "mares" à toute heure, alors que le reste de l'année, ils s'y rendent moins souvent, en général tôt le matin et le soir. Et en septembre-octobre les herbes sont hautes, gênant la vision. Les ornithologues apprécieront la période novembre-décembre. La circulation de nuit est interdite.

Il nous faut deux bonnes heures pour atteindre la première mare, jusque là nous n'avons rien vu qu'une antilope-cheval qui s'est enfuie à notre approche.

Tout autour de la mare batifolent quelques babouins assez peu effarouchés par notre présence. Nous sortons de la voiture et allons jusqu'à une cabane surélevée qui permet d'avoir une vue plongeante sur la mare. Un panneau invite à ne pas s'approcher des berges, ce qui se comprend immédiatement car plusieurs crocodiles nagent à proximité. Nous voyons aussi des hippopotames, mais trop loin pour pouvoir faire des photos. Bernard se fait chiper, dans sa main, le morceau d'igname qu'il venait de peler, par un babouin facétieux qui s'enfuit. Nous restons un long moment près de cet endroit. Il est étonnant de se savoir à l'extérieur, sans défense, à

deux cent mètres de la voiture, dans un endroit où se trouvent des hippopotames, des crocodiles, des lions, des guépards, des serpents, des buffles, des éléphants. C'est une impression étrange mais dénuée de toute peur, comme si nous étions à l'abri de tout danger.

Nous repartons, Caroline, Annie et moi nous installons sur le toit de la voiture. Une banquette est fixée sur le toit, ça secoue et lorsque on roule un peu longtemps, ce n'est pas très confortable mais ça permet de voir de haut.

Jusqu'au campement nous pensons ne rien voir de bien extraordinaire. Mais nous avons croisé quand même beaucoup d'antilopes et, de très loin, des phacochères. Rien de bien étonnant ! Chez nous on s'arrête et s'émerveille dès que l'on aperçoit un chevreuil ou un écureuil ! Ne parlons pas d'un sanglier ou d'un cerf !

Le campement est formé d'une vaste case sans mur, au toit de chaume, abritant le bar, les cuisines et la salle de restaurant. Des chambres sont installées dans un long bâtiment en rez-de-chaussée, d'autres sont dans des petits bungalows dispersés dans le périmètre du campement. Lorsque nous arrivons les employés nous informent que des lions ont traversés le campement la nuit dernière. Bon, on ne couchera pas dehors. Nous voulions prendre un bungalow (moins cher que les chambres) mais ils ne sont pas encore prêts. La saison vient tout juste de commencer et l'hôtel n'est ouvert que depuis hier. Nous coucherons donc dans une chambre mais je négocie le prix au tarif d'un bungalow. Je commence à négocier tout ce qui s'achète.

Nous déjeunons et n'oublions pas de sacrifier à la traditionnelle sieste.

A 16 heures, nous voilà partis pour notre premier tour de brousse au départ du campement. Cinq minutes et quelques centaines de mètres à peine après être partis nous voilà presque face à un bel éléphant solitaire. Nous nous arrêtons, le regardons un moment puis partons car d'autres troupeaux nous attendent, croyons nous ! Nous nous arrêtons à la Mare Sacré, le lieu est reposant mais il n'y a rien à voir. On croise quelques singes qui s'échappent très rapidement dès qu'ils nous voient.

Il est environ 18 heures et nous retournons vers le campement quand Bernard s'écrie : « un lion ». Nous nous dressons sur le toit de la voiture mais ne voyons rien. Bernard nous explique qu'il a traversé la piste et se trouve maintenant dans les hautes herbes à droite de la piste, il va avancer jusqu'à l'endroit où il pense l'avoir vu pénétrer dans les herbes. Il s'arrête, on cherche mais on ne voit rien. Jusqu'au moment où je regarde pratiquement à mes pieds : il est là et nous regarde de ses petits yeux curieux. A 3 mètres de nous car il s'est couché juste derrière le rideau d'herbes qui le cache de la route mais pas de notre position dominante. Lorsqu'Annie et Caroline le voit, elles poussent des cris (d'étonnement ou de frousse, allez savoir ?). Ceci dérange notre fauve, il se lève, nous tourne le dos et s'éloigne. Il jette un dernier regard en arrière, ce qui me permet de le prendre en photo, et disparaît dans la savane.

De retour au campement les employés nous disent qu'on a de la chance d'avoir vu un éléphant et un lion dès notre première sortie, certains touristes restent 3 jours et n'en voit pas un.

Il me semble que Bernard ne se nourrit que de ses racines d'igname qu'il a apportées avec lui. Ça me paraît peu consistant pour les journées qu'il assume. Je lui propose de dîner avec nous, ce qu'il accepte bien volontiers.

Nous allons vite nous coucher, demain lever à 6 heures et départ à 7 heures.

Jeudi 3 décembre

Ma petite Eléa à 6 mois aujourd'hui. Je ne parle pas d'elle mais j'y pense souvent. Comme j'espère rester suffisamment en forme pour pouvoir lui faire découvrir quelques unes des belles choses du monde lorsqu'elle sera plus grande !

Après le petit déjeuner nous attendons caroline et MD. A 7 heures, ne les voyant pas arriver je vais frapper à leur porte, ils avaient oublié le réveil !

Nous partons enfin. La piste est juste large pour une voiture mais nous ne croisons personne. La saison débute tout juste et, avec une famille d'espagnols, nous sommes les seuls clients du campement.

Nous voyons des antilopes, des antilopes et encore des antilopes. Peu d'oiseaux hormis des pintades qui s'envolent toujours au dernier moment, on a toujours l'impression qu'on va les écraser mais elles décollent juste sous les roues de la voiture. Ils sont rares, mais on voit quand même quelques jolis oiseaux, bruns lorsqu'ils sont perchés mais avec des ailes bleu azur dès qu'ils s'envolent.

Et sur le retour, la surprise. Bernard, qui a l'œil, nous annonce : « une lionne, juste devant sur la piste ». Effectivement, au bout de la piste qui est rectiligne à cet endroit, nous voyons avancer, dans la même direction que nous, une lionne. Nous approchons jusqu'à être 2 mètres derrière elle, mais elle continue sa marche sans se soucier de nous, sans même se retourner. Et cela a duré dix bonnes minutes. Impossible de la photographier de face, elle n'a jamais tourné la tête. Jusqu'au moment où elle a décidé de s'enfoncer dans les herbes.

De retour au camp nous voyons tous les employés du campement massés au-delà des bâtiments. Nous nous approchons et, à une centaine de mètres, un éléphant se restaure avec les feuilles d'un arbre. Il semble que ce soit le même éléphant que nous ayons vu hier. Je tente de m'approcher pour le prendre de plus près mais un des employés me dit que ce n'est pas prudent, les herbes peuvent abriter des serpents. Je m'approche un peu quand même en tapant bien des pieds sur le sol.

Nous déjeunons, nous siestons, et nous repartons à 16 heures.

Longue balade sans rien voir d'autre que des antilopes et des feux de brousse. Certains sont impressionnants et lorsque nous les traversons nous sentons l'intense chaleur que cela dégage, il ne faudrait pas tomber en panne en plein milieu, nous serions rôtis en quelques secondes. Ce sont les gardes du parc qui allument volontairement ces feux à cette époque de l'année car ils s'éteignent seuls alors que les feux non contrôlés en période plus sèche peuvent ravager des centaines d'hectares et durer sur plusieurs jours.

Enfin, 2 phacochères ne s'enfuient pas immédiatement à notre approche et je peux les prendre en photo. Ce ne sera pas la photo du siècle, ils sont loin, un peu cachés par les herbes, mais j'en tiens 2 quand même.

Nous croisons un autre 4 x 4. C'est un pick-up équipé de sièges à l'arrière surmontés d'une marquise. Et sur le siège 3 femmes, la maman et ses deux filles probablement. Nous sommes obligés de nous arrêter et de mordre sur le bas-côté pour les laisser passer, la piste ne permettant pas le croisement de deux véhicules. Lorsque leur chauffeur arrive à hauteur du notre, il stoppe et parle à Bernard. Les 3 femmes ne détournent pas la tête vers nous, elles semblent figées sur leur siège comme si elles faisaient face à un lion. Leur voiture repart sans qu'elles nous aient fait le moindre signe. Bernard nous dit alors que l'autre chauffeur a vu des buffles un peu plus loin. Nous continuons donc à avancer dans cette région un peu plus vallonnée que ce que nous avons parcouru jusqu'alors. Et effectivement, un, puis deux, puis un troupeau de buffles émerge des herbes hautes. Ils sont à une centaine de mètres, ils nous regardent, s'ébrouent puis s'éloignent.

Nous aurons donc pu voir tous les grands animaux présents dans ce parc, même si c'est à chaque fois en petit nombre.

De retour au campement nous fêtons l'événement à la bière. Ce n'est qu'une excuse, même sans événement particulier, la bière coule à flot dans nos gosiers asséchés. Nous dînons et rentrons nous coucher pour notre dernière nuit à la Pendjari.

Vendredi 4 décembre

Lever à 6 heures, comme d'habitude.

J'ai oublié de parler de la température. Il fait très frais le matin dans cette région. Les employés du campement sont tous emmitouflés dans leur parka, ils portent des gants, des bonnets et des chaussettes de laine. Bernard me dit : « c'est l'harmattan ». Ce n'est pas la première fois que j'entends imputer à ce vent une température un peu fraîche. Pourtant il me semblait, et j'ai pu le vérifier au retour sur une encyclopédie, c'est un vent chaud venant du Sahara. Mais au Bénin les habitants lui attribuent la fraîcheur ?

On déjeune, on paye et on s'en va.

La piste est déserte, rien à voir. On s'arrête, comme à l'allée, à la mare Bali. Les babouins sont toujours là. Nous montons dans le mirador et, cette fois, nous pouvons apercevoir un peu mieux les hippopotames qui sont plus près.

Un groupe de jeunes arrive dans 4 voitures, ils investissent le mirador et plutôt que d'observer font un potin du diable et déconnent. On repart.

On repasse par Batia, puis Tanguiéta. Caroline et MD auraient du nous quitter là puisque nous sommes sur la route du Burkina Faso mais Caroline n'a pas suffisamment d'argent et le point de retrait le plus proche, c'est Natitingou à 45 kilomètres. Il faudra donc qu'ils fassent le trajet avec nous.

Arrivés à Natitingou nous passons directement par la banque puis Bernard nous emmènent déjeuner au restaurant de l'évêché qui se nomme « Vivent les enfants ». On mange bien, pour pas trop cher (les repas sont moins onéreux que les livres ici) et nous faisons les comptes.

Nous nous séparons de Caroline et MD qui reparte au Burkina.

Bernard nous transporte jusque chez Nadine et Dany. Nous quittons Bernard, à regret, et nous installons dans notre case. Vite une douche ! Mais Dany nous informe qu'il n'y a plus d'eau depuis le matin, elle a rempli des jarres qui sont entreposées à l'extérieur : celles en plastique pour l'eau chaude, celles en terre pour l'eau fraîche. La douche se prend donc en puisant dans le seau que nous avons rempli dehors. Après une petite sieste nous allons acheter des cartes postales et écrivons (cher lecteur, si nous vous avons oublié c'est que nous savions que vous alliez lire ce récit !).

Nous dinons avec nos hôtes : pastis en apéritif, curry d'agneau et salade de fruits. Un régal !

Samedi 5 décembre

On se réveille à 6 heures mais ce matin rien ne presse, on replonge jusqu'à 8 heures. Il n'y a toujours pas d'eau.

Nous déjeunons et partons pour le cyber café qui était fermé l'autre fois. C'est ouvert mais il n'y a pas de courant. Et c'est pareil dans toute la ville.

Nous passons par le marché. J'aime bien l'ambiance et les couleurs des marchés, quelque soit l'endroit. Ici, il y a un petit quelque chose en plus. De loin nous voyons plusieurs animaux, moutons, chèvres et zébus. Et de près nous voyons étaler sur des bâches à même le sol des quartiers de viande et tous les abats. Nous comprenons comment se passe la vente de viande, il suffit de demander un gigot de mouton, soit il est disponible et on part avec, soit on attrape un mouton, on l'abat sur place et on découpe aussitôt le gigot. Tout frais sanguinolent !

Nous allons visiter le musée dans l'ancienne demeure du commandant du cercle. Rien de bien intéressant, ça manque de fonds pour dépoussiérer le peu de reliques existantes et y apporter des éléments un peu plus percutants sur la traite négrière.

J'appelle Mikaël, l'ami de Jane Fourcaud. Il vient nous rejoindre au musée et nous allons boire un verre dans un maquis proche. Il a apporté un masque pour Jane, une jolie boîte pour Annie et un éventail pour moi. Nous nous quittons vers midi. Nous prenons un zem et allons déjeuner à « la brèche », restaurant en dehors de la ville, au haut d'une petite colline d'où l'on surplombe Natitingou. On peut manger soit dans un tata reconstitué, soit sur une terrasse en hauteur, nous choisissons cette dernière. Nous commandons du canard, excellent mais il a du être tué sur place car nous attendons une heure avant d'être servis.

Nous rentrons en zem, nous sommes devenus des adeptes de ce mode de transport qui nous devient parfaitement familier.

Après l'indispensable sieste nous lisons en attendant le repas du soir. Il sera partagé avec nos hôtes, comme la veille et sera tout aussi excellent.

Nous nous douchons grâce au seau d'eau et à la cuvette, il n'y a toujours pas d'eau mais l'électricité est revenue.

Dimanche 6 décembre

Lever à 6 h 30 et déjeuner. Nadine et Dany nous offrent un bracelet pour Annie, une pierre très brillante à l'aspect métallique pour moi.

Nadine nous emmène au départ du car.

On attend son arrivée qui se fait avec une demi-heure de retard. Nous nous attendions à un bus tout confort, c'est un car chinois pourri. Le conducteur fonce et

parfois se laisse surprendre par un trou qu'il ne peut éviter, les passagers sautent dans le car.

Nous arrivons à Parakou et, à peine sortis du car, nous sommes assaillis par les conducteurs de zem. Je voulais téléphoner à l'hôtel « les routiers », où nous avons réservés la veille, pour savoir si nous étions loin mais devant la cohue qui se presse autour du car je laisse deux conducteurs de zem prendre nos valises. On discute les prix, en partant de 1 000 Francs on tombe à 400. Comme je ne connais pas la distance qui nous sépare de l'hôtel impossible de discuter plus. Nous partons et 500 mètres plus loin nous voilà à l'hôtel. Je fais remarquer au conducteur qu'il nous a bien eu et il me répond, comme toujours : « l'essence est chère ». Dans le cas présent je lui dis que c'est le zem qui est cher. Mais on ne revient pas sur un prix fixé d'avance, je donne donc 400 Francs à chaque conducteur.

Nous sommes accueillis par la patronne française, madame Monnier, que connaît Marie, elle nous avait dit de lui donner le bonjour, ce que je fais. Ce qui ne la rend pas plus avenante pour autant. Assez hautaine l'hôtelière. Probablement que si nous étions arrivés en taxi et pas en zem nous aurions eu droit à plus d'égards.

La chambre est belle et la salle de bains pratiquement aussi grande que la chambre. Nous posons les valises, enfilons les caleçons de bain et plongeons immédiatement dans la piscine.

Nous déjeunons à l'hôtel, un bon repas avec des calamars bien relevés. Puis sieste (ça doit être le mot le plus utilisé dans ce récit). Ensuite nous partons faire une promenade en ville. Il n'y a pas de connexion internet à l'hôtel, on trouve un cyber espace mais fermé, c'est dimanche.

Retour à l'hôtel, piscine et lecture.

On dine à l'hôtel et on se couche de bonne heure.

Lundi 7 décembre

Après le petit déjeuner on part en ville pour réserver nos billets de car pour Cotonou. On tente de réserver par le car de La Poste, mais il est en panne. On revient donc au transporteur qui nous a menés de Natitingou à Parakou en espérant un car plus confortable.

Puis nous retournons au cyber espace où, enfin, nous pouvons nous connecter. J'ai 250 messages en attente, mais pas encore les cartes d'embarquement pour le retour. Nous tentons d'envoyer un message général à Amandine, Cloé et Xavier mais l'ordinateur se coupe peu de temps après que j'ai appuyé sur « envoi », est-ce parti ? Nous ne le saurons qu'à notre retour.

Nous prenons un zem pour aller visiter un parc tenu par l'office national des eaux et forêts. Rien de bien passionnant, le petit Futé devrait revoir sa copie sur un certain nombre de sites qu'il juge intéressants mais qui sont banals. Juste une fosse pleine de crocodiles de belle taille. Nous allons déjeuner dans un maquis : « Les secrets de la vieille marmite », repas typique pintade semoule.

Sieste (one more time !) et recherche à nouveau d'une librairie, j'ai terminé « la condition humaine ». On trouve une petite boutique qui vend quelques livres, j'achète un roman et un livre de contes africains, c'est toujours aussi cher.

Repas tranquille à l'hôtel.

Mardi 8 décembre

On se lève à 5 h 45, le car est à 7 heures et il faut être au départ à 6 heures 30. Pas de petit déjeuner, j'avais bien dit à la patronne que nous partions à 6 heures 15 mais elle m'a répondu que le petit déjeuner n'était servi qu'à partir de 6 heures 30. Pas même droit à un petit thé ! Nous devons même faire le tour du bâtiment de l'hôtel pour sortir, la porte principale est fermée. Nous avons donné rendez-vous à 6

heures 20 à un conducteur de zem pour qu'il nous mène au départ du car mais à 6 heures 30 il n'est pas arrivé. Nous en prenons donc un autre.

Il y a beaucoup de monde au point de départ du bus, nous attendons. A 7 heures nous pouvons monter dans le car, pas de toute jeunesse mais acceptable. Nous partons vers 7 heures 30.

Le conducteur est plutôt lent mais il ne sait pas conduire en gardant une vitesse constante, il appuie sur l'accélérateur puis relâche, puis appuie à nouveau, ce qui donne une impression de tangage permanent. Et comme la route est pleine de trous, il doit aussi naviguer de droite à gauche sur la route, nous avons donc le tangage et le roulis. Et pour ajouter à tout cela il klaxonne en permanence, comme nous sommes à l'avant du car nous avons les oreilles saturées par le son strident de l'avertisseur.

Au cours d'un arrêt j'achète encore des bananes. A Bohicon, nous retrouvons la place du marché, nous faisons un arrêt de 20 minutes, suffisant pour qu'Annie puisse aller faire un petit pipi. J'avais repéré un panneau « urinoir » un peu plus haut sur la marché, on y va, on suit les panneaux qui nous mènent dans une cour où se trouve l'urinoir, baraque en tôle avec panneau de bois en guise de porte, le tout pour la modique somme de 25 Francs ? Comme je n'ai pas la monnaie et que la dame pipi ne se précipite pas pour en trouver je laisse 100 Francs, soit 4 pipis.

Nous revenons au bus. Le chauffeur a changé, celui-ci est plus nerveux et moins excité du klaxon, ça nous repose.

Nous arrivons enfin à Cotonou. Nous descendons place de l'Etoile Rouge et, comme d'habitude, une ruée de conducteurs de zem propose leur service. Nous partons à l'hôtel du port.

Nous avions pensé changer d'hôtel mais celui-ci est proche de l'aéroport et à une superbe piscine, j'ai donc à nouveau réservé ici. C'est la même réceptionniste mal aimable qui nous reçoit. J'avais demandé à ne pas avoir la même chambre qu'à l'arrivée mais on nous redonne celle-là, les autres sont, paraît-il, toutes occupées. On fera avec, mais je soupçonne un fond de mauvaise volonté car certaines chambres paraissent libres.

Après avoir déposé les bagages on se précipite vers la piscine, puis on se grignote un super sandwich. Il est 15 heures bien sonné. Après une ... petite sieste nous partons nous promener vers le centre, le bordel de voitures et de zems est indescriptible (je ne le décrirai donc pas, je vous laisse imaginer). Le retour à la civilisation est brutal.

On rentre se baigner. Puis on va dîner au Bangkok terrasse, le restaurant où nous avons mangé le premier soir.

Nous rentrons par une rue sans éclairage en faisant bien attention de ne pas mettre les pieds dans les trous d'égouts où les plaques sont absentes.

Bonne nuit, mais chaude. Il faut choisir entre la chaleur ou le bruit de la climatisation. Pour cette première nuit nous avons choisi la chaleur.

Mercredi 9 décembre

Nous prenons le petit déjeuner à 8 heures. Toujours aussi copieux mais il a augmenté de 400 Francs depuis notre premier passage.

Après la baignade du matin nous partons au marché artisanal qui se trouve à une petite demi-heure de marche de l'hôtel. On y va donc à pied. On sillonne le marché en tous sens durant toute la matinée. On marchande, on achète des petits cadeaux. On va manger dans un maquis conseillé par le Petit Futé : « maman Bénin », encore une adresse frelatée. On y mange normal, à une table où se trouve déjà un homme qui nous dit que la maman qui tenait ce maquis est trop vieille et que depuis qu'elle n'est plus là c'est moins sympa.

On retourne en zem à l'hôtel pour faire notre petite sieste. J'ai appelé Lucienne, la tante d'Marie, qui voulait nous revoir avant notre départ. Elle nous donne rendez-vous à 19 heures à l'hôtel, elle arrive à 19 heures 45 mais nous avons depuis longtemps oublié la rigueur horaire occidentale.

Nous allons prendre l'apéritif chez elle, Robert nous rejoint. Puis nous partons dîner dans un petit restaurant tenu par une restauratrice jeune et certainement très fêtarde. Elle a encore sous les yeux les poches de la teuf de la veille.

Je ne me rappelle plus notre repas mais c'était excellent. Petite surprise quand même à la fin, je trouve que le coulis de mon nougat glacé a un drôle de goût. Je crois deviner le goût du vinaigre. La patronne arrive, goûte, s'en retourne en cuisine puis revient en disant que le cuisinier a probablement confondu le rhum et le vinaigre balsamique. J'ai droit à un autre nougat, flambé au rhum celui-là.

Lucienne nous ramène à l'hôtel et nous propose de venir manger chez elle demain. Bien évidemment, on accepte. On ne se couche pas tôt ces derniers jours !

Jeudi 10 décembre

Nuit chaude et agitée, les vapeurs d'alcool de la veille probablement.

Après le petit déjeuner nous partons pour Porto-Novo, la capitale administrative du Bénin. On prend le zem jusqu'au marché de Dantokpa, puis on trouve un minibus dégingué qui nous emporte, à 30 dans un camion qui ne contiendra que 9 personnes en France.

Après un voyage ponctué d'arrêt et de départ car la camionnette s'arrête dès qu'on lui fait signe, peu importe le nombre de passagers déjà présents, nous arrivons à Porto-Novo. C'est une ville un peu triste. Beaucoup d'anciennes maisons coloniales délabrées. Nous allons visiter le palais du roi Toffa (1874 – 1908), dernier roi avant l'emprise coloniale française. Le guide est un petit plaisantin mais qui insiste surtout sur le petit pourboire qu'on est susceptible de lui donner à la sortie. Je lui demande si je peux photographier, il répond non, mais me dit qu'on va s'arranger. Je m'arrange donc tout seul mais les 200 Francs que je lui laisse à la sortie ne semblent pas le satisfaire. La visite du palais est intéressante mais seules les chambres où ont vécu les rois, qui leur servent de tombeau et sont ensuite condamnées sont vraiment une curiosité.

Nous nous promenons dans le marché puis nous allons déjeuner au jardin des plantes, vaste jardin bien ombragé à proximité de la Chambre des députés. Nous mangeons, une fois encore, de la pintade et du riz.

Retour à Cotonou en taxi-brousse. Nous déambulons dans Cotonou pour trouver du vin à apporter ce soir chez Lucienne. Nous trouvons cela dans une petite boutique, les bouteilles sont debout dans l'échoppe surchauffée. On en prend 2, on verra bien. Comme il est déjà tard nous n'avons pas le temps de faire ... une grosse sieste, une petite seulement.

Je demande à la réception de l'hôtel si nous pouvons avoir accès à internet. La réceptionniste me répond que cela coûte 1 000 Francs l'heure. Je dis que je reviendrai demain.

Nous revoyons Léonard, notre chauffeur qui nous avait emmenés à Ganvié, puis à Grand Popo, nous lui réservons son taxi pour nous amener à l'aéroport demain.

Pour éviter à Lucienne de trouver une place pour se garer je sors souvent pour voir si elle arrive. A un moment Léonard parle avec une jeune fille, Léonard me souhaite une bonne soirée et la jeune fille m'invite à venir discuter avec elle devant un verre à l'hôtel. Je lui dis d'accord, mais lui précise que nous allons devoir discuter à 3 puisque ma femme m'attend à l'intérieur. Ca la fait rire, et elle m'a souhaité bonne soirée elle aussi, avant de me quitter pour aborder un autre quidam.

Lucienne arrive à 20 heures et nous passons une superbe soirée chez elle en présence de Florent, Robert, Florine et Jean-Luc.

Florent nous ramène à l'hôtel, il est 1 heure 30.

Vendredi 11 décembre

La nuit a été bonne, nous avons fini par laisser fonctionner la climatisation. Après le petit déjeuner nous demandons à la réception, où n'est pas présente le dragon de l'après-midi, de nous connecter sur internet. Pas de souci, je peux récupérer nos tickets d'embarquement pour le soir. Je reviens à la réception et demande combien je dois et, surprise, on me répond que c'est gratuit, ça fait partie des services de l'hôtel. L'autre bourrique voulait me faire payer !

Nous partons pour le marché des artisans dépenser nos derniers Francs CFA. Ce marché est vraiment sympathique, les vendeurs, bien sur, tentent tous de nous attirer dans leur guérite, mais ils le font gentiment, sans agressivité. Et si nous n'achetons rien ils restent gentils et aimables. Nous marchandons un masque, mais il nous manque quelques cadeaux. Nous sortons donc pour trouver un distributeur et marchons durant plus d'une heure avant d'en trouver un à quelques centaines de mètres en revenant vers le marché. Nous vidons le porte-monnaie pour quelques porte-clés, des cadres à photos et des colliers.

Nous retournons déjeuner à l'hôtel. Et c'est notre dernière sieste béninoise, puis notre dernière baignade dans la piscine.

Je demande à la réception de nous faire la note et lorsque je paye je trouve que l'addition est légère. Je remonte dans la chambre et m'aperçois que la dernière demi-journée nous est facturée trop chère mais qu'ils ont oublié de facturer le petit déjeuner et le repas d'aujourd'hui. L'oubli est de courte durée car le téléphone sonne, je suis sous la douche et ne répond pas, quelques minutes plus tard on frappe à la porte, Annie ouvre et un employé nous demande de passer à la réception. Je descends et notre réceptionniste préférée me dit que nous devons encore les repas. Je demande à ce que soit décompté le surplus de la demi-journée, elle refuse. Je demande alors à voir le directeur. La réceptionniste me dit de payer et qu'ensuite elle appellera la direction. Objection, je veux d'abord voir le directeur. Elle me demande alors d'attendre. Je patiente quelques minutes et comme il ne se passe rien je remonte dans la chambre en demandant qu'on m'appelle lorsque la direction sera disponible.

Le téléphone sonne, la directrice veut bien me recevoir. Je lui fais part de mon mécontentement concernant les prix annoncés dans le Petit Futé, la chambre qu'on n'a pas voulu me donner, le prix de la dernière demi-journée majorée et de la demande de règlement de la connexion internet. Bien que très aimable elle cherche à dédouaner l'hôtel de tout manquement. Elle consent cependant à déduire le coût de la demi-journée et nous fait cadeau des consommations de la journée. La réceptionniste, qui doit refaire la facture, me lance un regard furibard.

Nous sommes prêts en avance et comme Léonard est déjà dehors nous partons pour l'aéroport. Léonard nous paye un verre dans un petit bar puis il nous dépose. Bien que nous soyons là 3 heures avant le départ une longue file attend déjà l'enregistrement des bagages. Nous patientons, mais le reste n'est que formalités et le rêve prend fin là.

Le voyage se passe sans histoire, nous arrivons à l'heure à Paris, reprenons l'avion pour Lyon, puis le bus pour Grenoble. Nous attendons quelques minutes Amandine et Guillaume. Puis nous remontons ensemble à Mens. Il fait froid et l'après-midi la neige se met à tomber.

Pour ceux qui souhaiteraient se rendre au Bénin nous recommandons particulièrement la Maison Blanche à Grand Popo et Ma case au Bénin de Nadine et Dany à Natitingou. Si vous voulez un très sympathique chauffeur de Taxi appelez

Léonard au 00229 95 96 91 10 et un tout aussi sympathique et compétent guide pour la Pendjari adressez vous à Bernard Lardja au 00229 90 02 08 89 ou lardjabernard@yahoo.fr.

Nous devons surtout aussi un très grand merci à Marie et à toute sa famille qui nous ont accueillis comme si nous faisons partie de leur famille. J'espère que nous pourrons à notre tour les accueillir en France.

Et merci au Bénin et aux béninois, peuple sympathique et chaleureux